

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

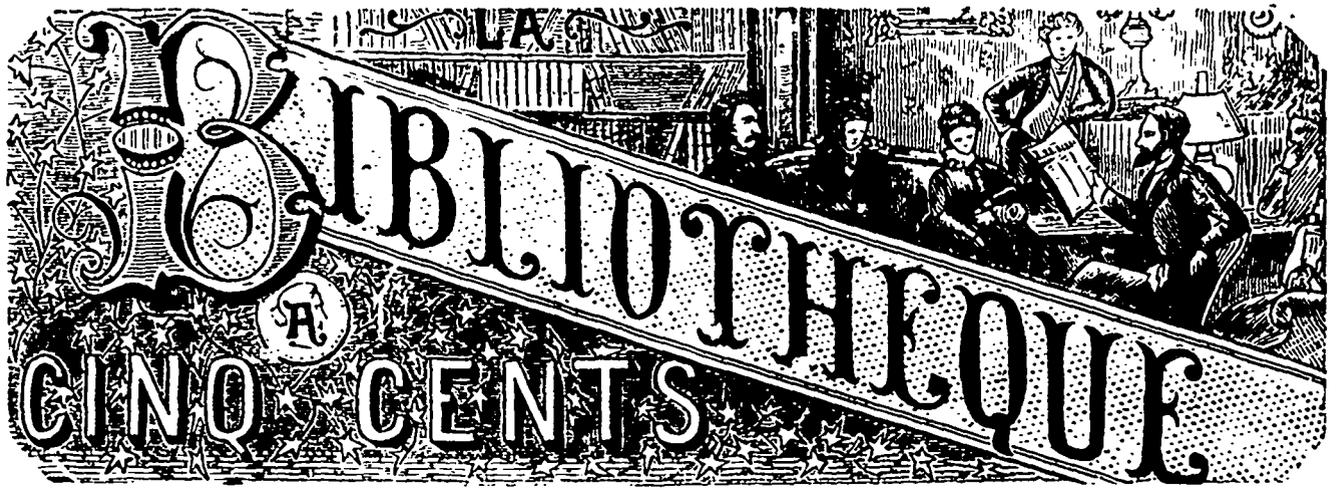
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées  |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence   |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distorsion le long de la marge intérieure  | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible   |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata<br>slips, tissues, etc., have been refilmed to<br>ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement<br>obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,<br>etc., ont été filmées à nouveau de façon à<br>obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/<br>Commentaires supplémentaires: <b>Pagination continue.</b>   |  |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		



Publiée par Poirier, Bessette & Cie, 69, rue St-Jacques.

Vol. VI

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL, 22 NOVEMBRE 1888

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 7

# L'AMOUR FAUX

QUATRIEME PARTIE DU "COUPE-GORGE"



La lame aigüé et tranchante traversa l'étoffe. (Page 150).

## L'AMOUR FAUX

(Quatrième partie du COUPE-GORGE)

## I

Nous avons quitté Georges Tréjan au moment précis où, la veille au soir, il arrivait au rendez vous à lui donné par Fanny Lambert sous prétexte de le consulter au sujet de la décoration d'un boudoir.

La femme de chambre, disions-nous, ouvrit la porte du dernier salon, celui où sa maîtresse, dans l'après-midi de ce même jour, avait reçu le baron de Croix-Dieu.

— Madame est là... fit-elle. Monsieur veut-il entrer?...

Le jeune homme ébloui, fasciné, chancelant, s'arrêta.

Toutes les bougies du petit lustre et des deux candelabres de la jolie pièce décrite par nous précédemment étaient allumées.

Fanny Lambert, un éventail à la main, debout devant la cheminée dans une toilette d'une fantaisie adorable, attendait, souriante.

Elle portait une robe de faille, d'un rose tendre, recouverte de tulle de Bruxelles bouillonné et semé, çà et là, de touffes d'églantines nouées par de larges rubans de velours noir.

Un volant de malines garnissait le bas de la traîne; une guirlande d'églantines formait la tête de ce volant.

Le corsage offrait une guipure semblable, mais en diminutif.

La coiffure, accompagnant les blondes torsades de Fanny, se composait de petites touffes d'églantines et de nœuds noirs, disposés de façon à simuler une guirlande se peignant de place en place dans les cheveux.

Georges Tréjan ne put du premier coup d'œil se rendre compte des détails, mais la grâce exquise, l'incomparable originalité de l'ensemble, et surtout la prestigieuse beauté de la jeune femme lui causèrent cet éblouissement qu'en historien fidèle nous avons cru devoir constater.

Fanny, fière d'un succès dont l'émotion du visiteur était l'irréfusable preuve, abaissa ses paupières sur ses yeux d'un vert profond et changeant, une lueur triomphante glissa sous ses longs cils, elle fit quelques pas au-devant de Georges et lui tendit la main en disant :

— Comme vous êtes gentil d'être venu!... Merci, cher artiste!...

— Vous étiez sûre que je viendrais... répliqua le peintre en tressaillant de tout son corps au contact de l'épiderme tiède et parfumé de la jeune femme.

— J'ignorais si vous seriez libre!... reprit Fanny.

— Vous m'attendiez, et je le savais... Y avait-il au monde un obstacle qui pût m'empêcher d'accourir?... Cent fois non!... Vous n'en avez pas doute... Est-ce vrai?...

— Eh bien, oui, c'est vrai... et je n'en suis que plus reconnaissante... Il fait froid dehors, n'est-ce pas? Venez bien vite auprès du feu...

Georges suivit la jeune femme qui le tenait toujours par la main. Elle s'assit. Il resta debout, la dévorant des yeux, et les violentes pulsations de son cœur étaient presque visibles sous le plastron éclatant de sa chemise.

Fanny le regardait de haut en bas en souriant toujours.

Après quelques secondes de silence, il dit ou plutôt il balbutia :

— Lisant votre billet, il m'avait semblé comprendre... j'avais cru pouvoir espérer...

Il s'interrompit.

— Quoi donc? demanda la jeune femme. Qu'aviez-vous espéré? qu'aviez-vous cru?...

— Que nous serions seuls... Je rêvais un tête-à-tête.

— Vous aviez raison... Ma porte est consignée, et tenez pour certain, mon ami, que personne ne violera la consigne...

— Mais alors, vous ne comptez donc pas me donner votre soirée entière?

— Pourquoi supposez-vous cela?

— Il me semble que cette robe... cette coiffure...

— Est-ce qu'elles vous déplairaient, par hasard? demanda coquettement Fanny.

— Me déplaire!... Ah! Dieu! non!... Je les trouve adorables! Mais enfin c'est une toilette de bal, cela!...

— Sans doute... Qu'en voulez-vous conclure?...

— Qu'on ne s'habille point ainsi, d'habitude, pour prendre au coin du feu une tasse de thé...

La jeune femme se mit franchement à rire.

— C'est absolument vrai! répliqua-t-elle ensuite. En chère générale, vous avez cent fois raison. Mais suis-je une femme comme les autres?... Quand vous me connaîtrez un peu mieux, vous n'aurez plus de ces étonnements naïfs, sachant que je fais volontiers toutes les choses qui ne se font pas... Ce n'est point fantaisie, caprice, originalité voulue! C'est ma logique, et je la crois bonne... Dans le cas présent, ai-je raison?... Je vous fais juge: Une jolie femme en jolie toilette est la fête des yeux, n'est-ce pas?...

— Certes! répondit Georges, c'est un chef-d'œuvre dans un beau cadre!...

— Eh bien! reprit Fanny, la jolie femme étant donnée, pourquoi garderait-elle ce que fort ingénieusement vous appelez son cadre, pour des réunions d'apparat composées d'individus différents et d'envieuses?... Pourquoi les invités de madame Deux-Etoiles ou de M. Trois-X jouiraient-ils du privilège exclusif de logner les épaules blanches et d'admirer les bras ronds de la jolie femme en question, tandis que les intimes n'auraient que les horizons maussades de la robe ultra-montante?... Injustice criante et flagrant abus, selon moi!... Si, comme vous le faites aujourd'hui, un excellent ami me sacrifie pendant tout un soir ses plaisirs mondains ou ses joies intimes, je crois devoir me parer pour lui seul comme je me parerais pour le monde, et lui faire au coin du feu les honneurs de ce qu'il a la courtoisie d'appeler ma beauté... C'est ainsi que je viens d'agir... Sérieusement, vous en plaignez-vous?...

Non, Georges ne s'en plaignait pas...

Il le dit, ou plutôt il essaya de le dire, car sa réponse fort alambiquée, bégayée d'une voix émue, n'était rien moins que catégorique et rendait très-imparfaitement sa pensée.

La beauté capiteuse de Fanny, ainsi mise en valeur et décuplée pour ainsi dire par la toilette dont nous avons tracé le croquis, grisait absolument le jeune homme et faisait chavirer sa cervelle déjà fort mal en équilibre à la suite de certain entretien avec M. de Croix-Dieu, entretien auquel ont assisté nos lecteurs.

Et cependant Georges, depuis un instant, luttait de toutes ses forces contre l'ivresse grandissante qui s'emparait de lui.

Mis en défiance par les demi-confidences du baron; persuadé que Fanny voulait passer l'éponge du mariage sur des antécédents qu'il persistait à croire un peu plus que douteux; follement désireux de réussir auprès d'elle à titre d'amant, mais très-refroidi par l'idée d'acheter des droits légitimes en métamorphosant cette fille en comtesse de Tréjan, l'artiste se tenait sur la réserve et n'avait garde de trouver dans un si dangereux tête-à-tête le plaisir sans nuages qu'il s'était promis.

Quand ce poison qui s'appelle la défiance se glisse au bord de la coupe où vont se poser les lèvres, il fait paraître amers les plus enivrants breuvages.

Georges soupçonnait un piège et se disait que Fanny Lambert, devinant son naissant amour et comptant sur sa loyauté de gentilhomme, projetait de le séduire irrésistiblement, de lui tourner tout à fait la tête, et, quand elle l'aurait rendu fou, d'arracher à son délire une promesse dont elle réclamerait l'exécution le lendemain.

En conséquence, l'artiste se promettait de veiller sur lui-même et, si malaisée que fût l'entreprise, de conserver la présence d'esprit nécessaire pour ne laisser échapper ni un mot imprudent, ni une parole compromettante.

Sans doute tel était le trouble de Georges que tout ce qui se passait en lui se reflétait sur son visage, ou bien Fanny Lambert jouissait d'une sorte de seconde vue et lisait à livre ouvert dans l'esprit du jeune homme.

Toujours est-il qu'elle se mordit les lèvres pour ne pas sourire en le regardant se débattre d'un air un peu gauche au milieu de son embarras, et qu'elle sembla prendre à tâche de dissiper ses inquiétudes et d'endormir ses soupçons en amenant la conversation sur le terrain le plus rassurant.

— Cher artiste, dit-elle, quand vous avez reçu, tantôt, mon billet... quand mes pattes de mouches vous ont indiscrètement appelé, au risque de devenir une maladroite et déplaisante entrave à vos travaux ou à vos plaisirs, qu'avez-vous pensé de mon égoïsme ?

— J'ai pensé, répliqua Georges, que j'étais bien heureux que vous ayez besoin d'un conseil, et bien fier que la pensée vous soit venue de me demander ce conseil.

— Est-ce tout à fait vrai, cela ? ...

— Je ne mens jamais... .

— Déguiser la vérité, par politesse, n'est point mentir... .

— Je vous affirme que votre billet m'a causé le plaisir le plus vif... .

— Eh bien ! c'est d'un heureux augure pour la réussite de mon projet... pour l'accomplissement de mon désir... un désir féminin !... Les hommes n'en soupçonnent guère la vivacité !... Un petit poète a dit pourtant, je crois :

Désir de femme est un feu qui dévore !

— Oui, fit Georges. Gresset, dans *Vert-Vert*...

— Sérieusement, reprit Fanny, j'attache une extrême importance à l'heureuse éclosion du boudoir dont je vous parlais dans ma lettre... Figurez-vous que je rêve une création féérique... Quelque chose d'édifié, d'exquis, d'immitablement charmant... d'incomparablement coquet...

— Et, reprit Georges en riant, vous avez compté sur moi pour réaliser ce rêve ? ...

— Absolument.

— C'est flateur, mais c'est effrayant ! ...

— En quoi ? Dans ce boudoir il y aura nécessairement des peintures... Si ces peintures sont des merveilles, mon rêve sera réalisé, n'est-ce pas ? ...

— Les merveilles sont rares... Où prendrez-vous les vôtres ?

— Sur votre palette, donc !... Me refuserez-vous vos chefs-d'œuvre ? ...

— Non, certes !... Mes œuvres sont à vous... seulement je decline l'épithète... .

— Et moi, je la maintiens... Mais pourrez-vous me donner des semaines et des mois ?

Georges fut au moment de répondre :

— Je vous donnerais ma vie entière... .

L'incessante pensée du piège figea le mot sur ses lèvres.

— Vous viendrez sans manquer jamais... reprit vivement la jeune femme avec une expression de joie naïve. Vous arriverez le matin pour ne repartir que le soir. Nous déjeunerons ensemble... nous dînerons ensemble... Je vous regarderai travailler tout le long du jour, et, si vous fumez en peignant, je vous roulerai des cigarettes... Plus une minute d'ennui !... Quel plaisir ! les heures seront trop courtes, vous verrez !... Quand commencerez-vous et par où commencerez-vous ? ...

Georges se mit à rire à son tour.

— Nous commencerons quand vous voudrez... répondit-il : mais je serais fort en peine de répondre à la seconde partie de votre question, sachant qu'il s'agit d'un boudoir, mais n'ayant nulle idée du reste... .

— C'est juste ! s'écria Fanny. J'ai parlé comme une enfant ! Il y a des moments, je vous assure, où je suis un peu folle et tout à fait gamine... Soyez indulgent, cher artiste ! Je vais vous montrer le futur boudoir... La pièce en question, telle qu'elle est, je vous en prévions, me paraît fort laide, et sans doute elle vous semblera, comme à moi, particulièrement déplaisante... Je l'ai fait éclairer, d'ailleurs, afin que vous en puissiez bien juger les proportions... Venez... Nous reviendrons ensuite ici causer de nos projets en prenant du thé... .

Fanny Lambert ouvrit une petite porte cachée sous la tenture du salon blanc et bleu, et reprit :

— Ce n'est pas loin... Nous y voici... Entrez... .

La pièce dont Georges Tréjan franchit le seuil était de grandeur moyenne et de forme octogone, avec un plafond en coupole.

Deux candélabres chargés de bougies et deux lampes carrel de gros calibre inondaient de lumière les boiseries blanches à filets d'or et les quelques tableaux suspendus sur ces boiseries.

L'un d'eux, occupant un panneau tout entier, s'imposa brusquement à l'attention du peintre. Une sensation physique, comparable à un choc violent dans la région du cœur, le fit tressaillir au moment où il fixait ses regards sur ce tableau.

C'était un portrait d'homme, grandeur demi-nature, en pied et en costume de chasse.

Dans l'angle supérieur de la toile, à gauche, se voyait un écusson timbré d'une couronne fermée.

## II

• S'il est vrai que la jalousie, et surtout la jalousie rétrospective, soit un des symptômes de l'amour, Georges Tréjan aimait Fanny Lambert beaucoup plus qu'il ne voulait se l'avouer à lui-même : il l'aimait avec passion, avec éparpement, car, sans avoir l'ombre d'un doute ou d'une hésitation, il se dit : *Voilà son amour !* et il éprouva cette poignante et douloureuse émotion que nous avons constatée quelques lignes plus haut.

Debout en face du portrait, il le contemplait avec des yeux farouches tandis qu'un pli profond se creusait entre ses sourcils.

— Ah ! se répétait-il presque sans le savoir, je hais cet homme et je trouve ce visage odieux ! ...

En réalité l'image reproduite sur la toile, sans être absolument séduisante, n'avait rien non plus de positivement hais-sable.

C'était celle d'un gentleman de trente-huit à quarante ans, dont les traits énergiques offraient le type russe très prononcé.

Ce gentleman, en habit rouge, en culotte de peau, en bottes molles, tenant de la main gauche sa cape de velours, découvrait un front élevé, complètement dégarni de cheveux, sauf deux touffes d'un blond fade qui se massaient au-dessus des tempes.

En revanche des favoris opulents, taillés à l'anglaise, encadraient la figure anguleuse et tourmentée ; des sourcils épais ombrageaient les yeux d'un gris bleu ; des moustaches très-longues et tombantes, blondes comme les cheveux et les favoris, véritables moustaches de Cosaque, cachaient à demi la bouche aux lèvres sensuelles.

Le teint, d'une blancheur mate et tirant sur le jaune, offrait des tons bilieux.

L'ensemble du visage, sans avoir rien de remarquable soit en beau, soit en laid, se recommandait par une expression de fierté presque sauvage et par une incontestable distinction.

La taille était haute et bien prise, les membres semblaient nerveux et souples, et l'ampleur élégante des formes devait être l'indice d'une constitution exceptionnellement vigoureuse.

Pendant deux ou trois minutes Georges Tréjan s'absorba d'une façon si complète dans sa haineuse contemplation qu'il semblait avoir oublié la présence de Fanny Lambert.

Puis tout à coup il se tourna vers elle, et brusquement lui demanda :

— Le prince Aldéonoff, n'est-ce pas ?

La jeune femme tressaillit.

— Oui, c'est bien lui... murmura-t-elle. Mais comment savez-vous ?... Qui vous a dit ?... Est-ce que vous connaissez le prince ?

— Non, pardieu ! répliqua Georges. Non, grâce au ciel, je ne le connais pas ! Je ne l'ai jamais vu ! ...

— Eh bien, alors ? ...

— Mais, poursuivit l'artiste, ce visage de Kalmouck... cette couronne fermée... dans cette maison... il me semble que c'est assez clair... .

Après un silence d'une seconde il ajouta, en tendant la main à Fanny avec un calme affecté et un sourire contraint

—Recevez mes excuses, je vous en prie, chère madame... Si vif que soit mon désir de vous être agréable (et vous ne doutez point de sa sincérité), je ne saurais me lancer à l'aventure dans une entreprise d'où je ne sortirais pas à mon honneur... Je viens de réfléchir... Pour réaliser votre rêve il faut un talent d'une souplesse qui manque, hélas ! absolument au mien... Je reconnais humblement mon impuissance... Elle est si complète que je me déclare même hors d'état de vous donner un conseil utile... Il me faut donc céder à quelque artiste plus habile et plus heureux la joie et l'honneur de vous satisfaire, et vous prier d'agréer à la fois et mes regrets et mes adieux...

Fanny Lambert écoutait Georges avec une stupeur qui, si elle n'était pas naturelle, prouvait un talent de comédienne absolument hors ligne.

—Vos adieux ? répéta-t-elle. Pourquoi vos adieux ?... Vous arrivez à peine... Me quittez-vous déjà ?...

—Oui.

—Vous m'aviez promis cette soirée...

—C'est vrai, mais ma visite, quand j'ai promis, avait un but... Ce but a cessé d'exister...

—En admettant qu'il ne vous convienne plus d'accepter un travail qui vous paraît sans doute indigne de vos pinceaux, ne pouvez-vous du moins me donner, comme c'était convenu, une heure ou deux de causerie amicale au coin du feu ?

—A quoi bon ?

—J'y comptais... Vous m'infligez une déception... Qu'ai je fait pour la mériter ?

—Rien au monde ! Aussi, croyez-le bien, cette déception dont vous parlez c'est pour moi surtout qu'elle existe...

—Comment puis-je le croire, puisque vous vous l'imposez librement ?

Georges ne répondit pas.

—Si je vous priais de rester ? reprit Fanny d'une voix presque suppliante.

L'artiste secoua la tête.

—Vous résisteriez à ma prière ? continua la jeune femme. Vous voulez partir ?... Vous le voulez absolument ?...

—Il le faut... balbutia Georges.

—Mais pourquoi le faut-il ?... Vous vous taisez !... Que signifie ce silence ? Vous avez changé tout à coup... d'une façon brusque... sans motifs apparents... Quelque chose s'est passé dans votre esprit... quelque chose que je ne sais pas... que je ne devine pas... que je ne comprends pas... mais qu'il faut que je connaisse... Votre hâte de partir est presque une insolence, savez-vous ?...

Tréjan fit un geste de violente dénégation.

—Qu'est-ce donc, alors ? poursuivit Fanny. Vous n'avez ni le désir de m'offenser, ni l'intention de m'affliger... Soit ! je l'admets... Mais il me faut bien admettre aussi que vous refusez de rester près de moi une heure ou une minute de plus ! On croirait que je vous fais peur... On croirait que les tapis de mon logis vous brûlent les pieds... Je demande le mot de cette énigme qui me touche de si près... J'ai le droit de savoir... Je veux savoir...

—Vous voulez ?... répéta Georges.

—Oui, je veux...

—Et vous vous souviendrez, si je parle, qu'en parlant je n'ai fait que vous obéir ?

—Je m'en souviendrai, je vous le promets.

—Et vous n'aurez point de colère ?

—Ai-je l'air d'une femme irritée ? demanda Fanny en souriant.

—Et vous me pardonneriez ?

—Je m'y engage de grand cœur et dès à présent, car il me paraît impossible qu'une offense me vienne de vous...

—Et vous me laisserez m'éloigner, comme tout à l'heure j'allais le faire, mais sans me chasser ?...

—Vous serez libre... Je vous reconduirai jusqu'au seuil, et, sur le seuil, je vous tendrai la main...

—Alors, s'écria le jeune homme avec une sorte d'emporte-

ment, que votre volonté soit faite ! Ecoutez donc ce que j'aurais dû taire malgré vos prières et malgré vos ordres... Je vous aime comme un fou, madame...

—Vous m'aimez ! répéta Fanny avec tous les symptômes d'une émotion soudaine.

—Je vous adore, et je suis jaloux !

—Jaloux ! murmura la jeune femme avec un beau regard caudine, plein de trouble et d'étonnement.

—Oui, jaloux ! reprit Georges, jaloux du passé... jaloux du présent... jaloux de l'avenir aussi ! Et je vous fuis pour vous oublier !... et je ne vous reverrai jamais, non, jamais, pour essayer de guérir ma blessure ! Ici, j'étouffe ! ici, je souffre ! ici, je meurs ! Ah ! vous l'avez bien compris, madame, vos tapis me brûlent les pieds ! Elle me fait horreur, cette maison, pleine du souvenir de votre amant et pleine aussi de son image !

Fanny fit un mouvement brusque, et relevant la tête avec une expression d'incomparable dignité, s'écria :

—Mon amant ! Ah ! Dieu le sait, je n'attendais point cette injure ! Mon amant, dites-vous ? Qui cela ? De qui parlez-vous ?...

—De lui ! répondit Georges, la main étendue vers le portrait, de lui ! Du prince ! De Serge Aldéonoff !

—Taisez-vous ! commanda Fanny d'une voix si impérieuse et tellement hautaine que Georges se sentit dominé et comme anéanti. Vous m'insultez, monsieur ! vous m'insultez chez moi ! Je ne suis pas l'amante du prince Aldéonoff... je suis sa femme !

—Sa femme ! balbutia Tréjan. Vous êtes mariée !...

Fanny Lambert croisa ses beaux bras nus, et le front haut, les yeux étincelants, elle fit deux pas vers l'artiste.

—Ah ça ! mais, lui demanda-t-elle en le foudroyant de son regard plein d'éclairs, c'est donc bien étonnant qu'un homme haut placé ait voulu de moi pour femme ! Pour qui me prenez-vous, s'il vous plaît ? Ainsi j'étais à vos yeux, tout à l'heure, une courtisane enrichie par un prince ! Vous daigniez m'aimer malgré cela ! ajouta-t-elle d'un ton d'écrasante ironie. Certes, c'était un honneur bien grand ! Il faut être reconnaissante et charmée, n'est-ce pas que vous m'avez fait cet honneur ?

—Ah ! murmura Georges, pardonnez-moi ! Je voulais me taire, vous le savez bien... Il fallait me laisser partir... Je ne vous aurais point offensée...

—Et vous auriez emporté votre erreur et gardé votre mépris ! Non ! non ! Mieux vaut que vous ayez parlé !...

—J'ignorais !... Pouvais-je deviner ?...

La jeune femme parut se calmer tout à coup.

—Oui, c'est vrai... reprit-elle avec mélancolie. Vous ne pouviez deviner que Fanny Lambert était princesse Aldéonoff, sinon devant le monde, du moins devant Dieu... Vous ne pouviez voir en moi qu'une déclassée... une aventurière... une fille de la bohème galante ayant gagné le gros lot à la loterie du hasard ! Un seul homme possède mon secret...

—Le baron de Croix-Dieu, n'est-ce pas ? interrompit Tréjan.

—Oui, le baron de Croix-Dieu, qui ne m'a point trahie, j'en suis sûre...

—Il m'a dit, il m'a répété, qu'il ne connaissait aucune femme plus digne que vous d'adoration et de respect.

—Et vous n'avez pas voulu le croire !...

Georges baissa la tête.

—Autant que lui et mieux que lui je sais à quoi m'en tenir pour l'adoration... balbutia-t-il.

—Et quant au respect, poursuivit Fanny, vous avez pensé, tout simplement, que le baron était un peu fou... Ah ! pauvres femmes que nous sommes, voilà comme on nous juge ! Faute de nous connaître, on nous méprise !... C'est si naturel, le mépris !...

—Encore une fois, pardonnez-moi ! reprit Georges, pardonnez-moi, je vous en supplie...

—C'est fait depuis longtemps, je vous assure ! répliqua Fanny. J'ai eu un mouvement d'amertume involontaire...

Ce mouvement était absurde et je le regrette... Et maintenant, cher monsieur, maintenant que vous voilà non-seulement pardonné, mais éclairé, maintenant que nous savons à quoi nous en tenir l'un sur l'autre, je ne vous retiens plus... Je vous ai promis une poignée de main... je vous l'offre cordialement et sans rancune... Je vous dirais bien : *Au revoir !* Mais comme il est vraisemblable que nous ne nous reverrons jamais, mieux vaut nous dire : *Adieu !*

— Vous me chassez ? murmura le jeune homme tristement.

— Je vous laisse partir, pas autre chose... Votre désir il n'y a qu'un instant était de voir la porte ouverte... je l'ouvre.

— Depuis un instant, tout est changé...

— Quoi donc ? s'écria Fanny avec un rire moqueur, ce grand amour qui vous affolait, disiez-vous, est-il éteint déjà ?

— Vous savez bien qu'il ne peut pas l'être ! Vous savez bien qu'il ne s'éteindra pas !...

La jeune femme, redevenue rêveuse, étendit à son tour la main vers le portrait.

— Ainsi vous ne faites plus au prince Aldéonoff l'honneur d'être jaloux de lui ?

— Vous l'aimez ? demanda Georges d'une voix sourde.

— Je le déteste de toutes mes forces... Mais enfin, il est mon mari...

— Vous le détestez ! répéta Tréjan avec un éclair dans les yeux.

— Autant qu'il le mérite, et ce n'est pas peu dire !

Georges se laissa tomber aux genoux de Fanny Lambert, malgré sa résistance.

### III

— Eh bien ! mais que faites-vous donc ? demanda vivement la jeune femme en essayant de retirer ses mains que Georges, toujours agenouillé, couvrait de baisers fous. Perdez-vous la tête, cher monsieur ?

Il n'y avait point de colère dans le ton dont ces paroles furent prononcées, aussi Tréjan répondit avec ivresse :

— Oui, ma tête est perdue... comme mon cœur... et je ne veux les retrouver ni l'un ni l'autre...

Fanny se mit à rire.

— Aliénation mentale, alors, bien caractérisée ! dit-elle. Heureusement la maladie, étant prise dès son début, ne sera point incurable sans doute... Faites-vous traiter au plus vite... il y a des spécialistes...

— Je refuse de guérir...

— Comme il vous plaira !... Mais relevez-vous, je vous prie, et rendez-moi mes mains...

— Je ne me relèverai pas avant que vous m'ayez pardonné, bien réellement, bien sincèrement, ma scène odieuse et ridicule de tout à l'heure...

— C'est fait, je vous l'ai déjà dit... Ne me croyez-vous point sur parole ?

— Non... et je demande une preuve...

— Laquelle ?

— Effacez de votre mémoire les dix minutes qui viennent de finir. Figurez-vous que j'arrive à l'instant ; reprenons nos projets si malencontreusement interrompus par ma sottise ; enfin, donnez-moi cette soirée qui, tout entière, devait m'appartenir...

— Et si je n'y consentais point ?...

— Vous me condamneriez par votre refus à passer agenouillé le reste de ma vie...

— Ce qui serait très-long, n'est-ce pas ?...

— Ce qui serait très-court, étant à vos genoux...

— Vous figurez-vous, par hasard, que je resterais là, attendant votre bon plaisir ?

— Bon gré mal gré, il le faudrait bien ! N'êtes-vous pas ma prisonnière ?

— Et comment ?

— Je garde vos mains...

Fanny, riant aux éclats, dégagea d'un mouvement brusque ses doigts mignons aux ongles roses, et faisant un bond léger

se trouva à trois pas de Georges. Mais le précédent badinage prouvait clairement à l'artiste qu'il avait gagné sa cause.

La jeune femme, d'ailleurs, le comprenait ainsi.

— Prisonnière, j'aurais résisté, dit elle ; libre, je fais grâce... Relevez-vous et venez prendre du thé...

Georges était déjà debout.

— Que vous êtes bonne ! murmura t-il, et que j'ai raison de vous adorer !

Fanny fit un geste mutin.

— Plus un mot de ces folies, reprit-elle, ou point de thé ! Je veux bien oublier, mais oubliez aussi... Un bon sens absolu devient obligatoire... Au premier symptôme d'aliénation mentale renaissante, je vous exile sans pitié... Vous voilà prévenu...

— De quoi parler, demanda Georges d'un ton dolent, si vous me défendez de vous dire ce qui remplit mon cœur ?...

— De tout, excepté de cela... La marge est belle, la matière est ample ! Et d'abord, causons du boudoir... il revient sur l'eau, ce me semble... Votre talent, mon cher artiste, a-t-il retrouvé sa souplesse, et ne jugez-vous plus l'entreprise indigne de votre palette ?

— J'aurai du talent, j'aurai du génie s'il le faut, en travaillant pour vous !... s'écria Georges. Les merveilles que vous rêvez, je vous promets de les réaliser... Mais...

— Mais quoi ?...

— Mais ce portrait que je déteste ne sera plus là, n'est-ce pas ?...

— Il aura disparu demain... répondit la jeune femme. Il faut bien vous laisser la place libre...

Le double sens de cette phrase, qui se pouvait interpréter d'une façon exceptionnellement favorable, fit bondir le cœur de l'artiste. Cependant il cacha son trouble joyeux, et, sans rien ajouter, il suivit Fanny dans le petit salon.

La jeune femme frappa sur un timbre.

La camériste que nous connaissons se montra presque aussitôt, silencieuse, empressée, guettant un ordre.

— Le thé... lui dit sa maîtresse.

Le brusque changement survenu dans les sentiments et dans les allures de Georges n'a pu surprendre aucun de nos lecteurs.

Fanny Lambert, en se déclarant la femme du prince Serge Aldéonoff, avait allégé d'un poids énorme l'esprit inquiet de l'artiste.

La jeune femme étant marié ne pouvait pour une raison indiscutable, faire de sa grâce et de sa beauté une amorce au traquenard matrimonial.

Le jeune homme regardant Fanny à travers ce prisme nouveau, la trouvait cent fois plus jolie, cent fois plus séduisante encore...

Il s'étonnait bien quelque peu, en évoquant le souvenir de son entretien avec M. de Croix-Dieu, de certaines paroles prononcées par ce dernier.

Comment le baron, sachant la vérité tout entière, lui avait-il donné à entendre que Fanny, mal connue, mal jugée, rêvait de conquérir par le mariage la place qui lui était due dans l'estime du monde ?

Cela semblait obscur, il est vrai, mais cependant pouvait s'expliquer.

Où le baron n'avait ainsi parlé que pour épaissir les ténèbres autour du secret de Fanny, ou, chose plus vraisemblable encore, il avait voulu faire allusion à la reconnaissance publique de l'union de la jeune femme avec Aldéonoff.

Quoi qu'il en fût, nous le répétons, la défaite de Georges n'avait plus de raison d'être, et, ce point capital acquis peu lui importait le reste.

— Une tasse de thé, mon ami... dit la sirène souriante, en étendant vers l'artiste sa main blanche chargée de bagues, et son bras nu éblouissant.

Tréjan prit la tasse, mais en même temps il prit la main.

— Eh bien ! que faites-vous ? demanda vivement Fanny.

— Vous le voyez j'admire...

— Cette porcelaine, n'est-ce pas ? Vous avez raison... On

affirme que ce service vient de la Dubarry, pour qui Louis XV l'avait commandé à Sévres... C'est un chef-d'œuvre de pâte tendre.

— Ah ! s'écria Georges, la Dubarry, Louis XV, Sévres et la pâte tendre, si vous saviez comme ça m'est égal !

— Profane ! Osez-vous blasphémer ainsi ! Vous n'aimez pas la porcelaine ? ..

— Je l'aime follement, au contraire.

— Eh bien alors ? ..

— Mais, quand je vous vois, je ne puis admirer que vous. . .

— Ah ! du marivaudage, encore ! C'est interdit ! souvenez-vous. . .

— Ce n'est pas l'amoureux, c'est l'artiste qui parle. . . interrompit Tréjan.

— Eh bien ! à l'artiste comme à l'amoureux, je défends de parler de moi.

— Vous obéir est impossible !

— Si c'est impossible, bousoir. . . Tout est dit. . . Retournez chez vous. . . Faut-il sonner pour qu'on vous reconduise ?

— Attendez !. . . je trouve un biais.

— Voyons ce biais.

— L'impossible peut cesser de l'être. . . mais à une condition. . .

— Laquelle ?

— C'est que vous ferez, vous, ce qui m'est défendu. . .

— Cela veux dire ? ..

— Que vous m'accorderez une confiance égale à celle qu'obtient de vous le baron de Croix-Dieu. . . Je ne sais rien de ce qui vous touche. . . et je voudrais savoir. . .

— Bref, vous me demandez le récit de ma vie !

— Oui.

— Vous y tenez beaucoup ?

— Plus qu'à tout.

— Ce n'est point gai, je vous en préviens. Je ne suis pas bien vieille, mais j'ai dans la mémoire plus de mauvais souvenirs que de bons.

— Les mauvais souvenirs s'évaporent, les chagrins du passé s'atténuent, quand on les verse dans un cœur ami. . .

— Vous êtes donc mon ami, vous ? ..

— Ah ! s'écria Georges avec exaltation, si pour éloigner de vous une douleur, ou seulement un ennui, il fallait risquer ma vie, je n'hésiterais pas. . .

Fanny haussa imperceptiblement ses blanches épaules, fit un petit moue coquette et murmura du bout des lèvres :

— Cela se dit !. . .

— Cela se ferait, je le jure ! répliqua Tréjan. Essayez.

La jeune femme devint rêveuse.

— Un ami !. . . un ami vrai ! reprit-elle. Ce serait bon, ce serait doux ! mais le moyen d'y croire ? L'amitié d'un homme jeune pour une femme qu'on prétend jolie cache le plus souvent, non l'amour sincère qui respecte et qui se dévoue, mais l'insolent désir qui est une offense et une souillure. Votre amitié à vous, Georges, de quoi est-elle faite ? ..

— Elle est faite d'amour, de dévouement et de respect.

— Je ne veux pas d'amour, vous le savez bien.

— C'est comme si vous disiez au brasier : Je ne veux pas de flamme !

— Georges, je vous en supplie taisez-vous !

— Je me tairai pour vous obéir. Mes lèvres resteront muettes, mais vous n'empêcherez pas mon cœur de battre pour vous, et à chacun de ses battements de répéter tout bas : Je t'aime !

Fanny Lambert, les paupières à demi closes, les narines frémissantes, le sein ému, la respiration rapide et courte, tendit ses mains vers le jeune homme avec un geste suppliant, et d'une voix brisée balbutia :

— Georges, vous me faites souffrir. . . Georges, vous me faites mal. . . vous me faites beaucoup de mal. . .

— Je vous fais souffrir ! je vous fais mal ! s'écria l'artiste. Moi, grand Dieu !. . . et comment ?

Tout le corps de la jeune femme semblait vibrer, comme sous les chocs répétés d'une électricité puissante. . .

Elle était pâle. Elle reprit d'une voix qui tremblait de plus en plus :

— Si véritablement vous m'aimez, partez, Georges ! par pitié, partez ! et, par pitié, ne revenez jamais. . .

— Vous me chassez ? demanda Tréjan pour la seconde fois depuis son arrivée à l'hôtel de la rue LaSueur. Vous me chassez ! répéta-t-il.

— Je ne vous chasse pas. . . je vous implore. . . Éloignez vous, je vous en supplie. . .

— Mais pourquoi ? .. Enfin, pourquoi ? ..

— Parce que le pire des malheurs est entré ici avec vous. . . La seule pensée de ce malheur m'épouvante. . . Si je vous écoute. . . si je vous croyais. . . si je vous aimais. . . que deviendrait ma vie ?

— Celle d'une femme aimée. . . celle d'une femme heureuse. . .

— Il ne m'est pas permis d'être aimée, il ne m'est pas permis d'être heureuse !

— Allons donc ! c'est de la folie !

— Je ne m'appartiens plus ! Je suis mariée. . .

— Eh ! qu'importe cela ? Un mari qu'on n'aime pas n'est après tout qu'un ennemi ! Quand une chaîne est trop lourde, on la brise !. . . Quand la prison est trop dure, on s'évade ! L'évasion est le droit du captif. . . La fuite est le droit de l'esclave.

— D'autres femmes prennent ce droit, je le sais bien ! Pour beaucoup de mes sœurs une faute est excusée !. . . Mais pour moi le passé sans tache, sinon sans infortune, n'est pas même un asile contre la calomnie et contre le mépris ! Une faute, une seule, se serait la boue, et la boue me fait horreur !

#### IV

Un silence de quelques secondes suivit les dernières paroles que nous venons de reproduire.

Fanny Lambert semblait défaillante, comme une femme qui vient de lutter avec une énergie surlumaine contre un entraînement presque irrésistible.

Georges se reprochait avec amertume d'avoir méconnu, d'avoir mal jugé, d'avoir outragé par d'injustes soupçons cet ange de courage et de vertu.

— Ah ! le baron de Croix-Dieu avait raison, se disait-il, je ne dois rien espérer ! Fanny aura beau m'aimer (si elle m'aime), elle résistera à son amour comme au mien. . . Elle sera forte contre elle autant que contre moi. . . Maudit soit le caprice du hasard qui l'a jetée sur ma route, me préparant ainsi tout un avenir de souffrance !

La jeune femme ne s'absorba pas longtemps d'ailleurs dans l'état de prostration douloureuse que nous avons vu succéder à sa surexcitation fébrile.

Elle redressa son corps ploqué, comme se redresse sur sa tige, au premier rayon du soleil, une fleur courbée par l'orage.

Le sourire revint à ses lèvres ; sa physionomie mobile reprit son expression habituelle, vive, enjouée, presque moqueuse.

— Pardonnez-moi, mon ami, dit-elle en tendant sa main à l'artiste, j'ai dû vous paraître un peu folle.

Georges voulut protester énergiquement.

Elle l'interrompit.

— A quoi bon des banalités ? Je ne vous croirais pas. . . Ah ! je me connais ! Je suis impressionnable à l'excès, et plus nerveuse qu'il ne faudrait. . . Je m'anime à propos d'un rien. . . je m'exalte. . . je m'emballé, (passez-moi le mot), ce qui donne à mes auditeurs une assez piètre idée de mon petit bon sens. Heureusement ces crises sont courtes, et, rentrée en possession de moi-même, je redeviens à peu près raisonnable. . . Encore une fois, pardonnez-moi. En bonne justice vous le devez, car l'exaltation, paraît-il, est contagieuse, et vous avez suivi bel et bien, tout à l'heure, le mauvais exemple que je vous donnais. Nous avons fait tous deux de la haute fantaisie, cher ami, et soyez absolument convaincu qu'il ne faut pas prendre au sérieux un traître mot de ce que nous avons dit l'un et l'autre.

— Mais. . . commença Georges.

— Non, non. . . pas de mais ! interrompit de nouveau Fanny avec un éclat de rire argentin. Je suis de l'avis du vieux proverbe : " Les plus courtes folies sont les meilleures. " Une seule chose entre nous peut et doit subsister, c'est une bonne et

franche amitié. Je vous donne la mienne et j'accepte la vôtre, et, comme l'amitié ne va pas sans confiance, je suis prête à vous raconter par le menu ce que vous avez semblé curieux de connaître, c'est-à-dire la très courte histoire de ma vie et de mon mariage... Voulez-vous toujours l'entendre?...

—Si je le veux !... s'écria Georges.

—Eh bien ! prêtez-moi donc l'oreille... Mais d'abord une nouvelle tasse de thé, car la première est froide, et allumez une cigarette... Ou écoutez mieux en fumant... Voici du tabac turc, du tabac français et des cigarettes de la Forme...

La vapeur légère du thé se mêla bientôt à la fumée bleuâtre des cigarettes. Fanny, appuyée au dossier de sa chauffeuse, dans une pose exposée et si savamment étudiée qu'elle semblait naturelle, regarda Georges en souriant et commença :

—D'abord, dit elle, savez-vous mon âge ?

—Non, en vérité... Comment le saurais-je ?

—Eh bien ! devinez-le...

—Vous paraissez avoir vingt ans... Oui, vingt ans... tout au plus...

—Flatteur ! J'en ai presque vingt-quatre... J'ai tort d'en convenir, n'est-ce pas ?...

—Pourquoi ?

—Parce que dans six ans, quand j'en aurai trente et que je serai vieille, je pourrais n'en plus avouer que vingt-cinq, si ma franchise intempestive d'aujourd'hui ne rendait cet innocent mensonge impossible ! Enfin, j'ai six ans devant moi. Passons.

—Je suis Parisienne de pur sang, étant née à Paris, rue du Faubourg-Montmartre, n° 84 bis, dans un appartement un peu plus que modeste sis au cinquième étage, au-dessus de deux entre-sols. Disons-le carrément, c'était une mansarde, ou plutôt un logis mansardé, car il avait bel et bien trois pièces, lesquelles auraient tenu sans peine dans ce salon qui n'est pas grand...

—Je n'ai jamais connu ma mère, morte un peu après ma naissance

—Mon brave homme de père était un artiste, un vrai, qui, sans sa mauvaise chance, aurait pu certainement, tout comme un autre, devenir célèbre.

—Il occupait un emploi de second violon à l'orchestre de l'Opéra. Musicien jusqu'au bout des ongles, il composait des choses exquisées qui n'ont jamais trouvé d'éditeur.

—Resté veuf, jeune encore, il ne se remaria point afin de ne pas me donner de marâtre. Il m'adorait et le prouva bien par les soins maternels dont il entoura mon enfance.

—En dehors des appointements de sa place, il ne possédait rien. C'est assez dire que nous vivions dans une bien modeste aisance. Nous avions une bonne, cependant, car mon père ne pouvait supporter l'idée de me voir déformer mes mains et briser mes ongles dans les vulgaires travaux du ménage. En outre, j'étais toujours vêtue avec une coquetterie et presque avec une richesse qui faisaient envie à plus d'une petite fille de mon âge.

—Je portais des robes de soie, et mon père conservait pendant des années les mêmes vêtements râpés, mais propres !

—J'étais l'unique luxe de l'excellent homme, et, pour se donner ce luxe, il sacrifiait de grand cœur tout le reste. Quand il me voyait, ou du moins quand il me croyait admirée, son visage s'illumina d'une expression de joie inouïe.

—Je vous dis ces choses futiles, mon ami, pour vous faire comprendre dans quelle atmosphère de douce tendresse j'ai grandi... Je fus une enfant heureuse... Pauvre père... Ah ! je l'aimais bien !...

—Le sang d'artiste qui coulait dans mes veines se manifestait par un goût très-vif pour la musique et par de grandes dispositions naturelles. Je retenais un air après l'avoir entendu chanter une seule fois, et sans études préalables je parvenais à le jouer, ou plutôt à le taper sur le piano, avec un doigt. Ma voix enfantine promettait, en outre, de devenir une jolie voix.

—Ce sera ton seul héritage... me disait mon père : heureusement cet héritage pourra te donner une fortune... Peut-être t'accompagnerai-je un jour, chantant sur la scène de

*l'Opéra la Juive, les Huguenots ou Robert le Diable*... Peut-être te verrai-je acclamée, appelée et couverte de fleurs, et sans doute alors, grâce à ton influence de premier sujet, je passerai premier violon... "

—Il commença mon éducation musicale et la poussa très-loin. Sans amour-propre je puis dire que j'étais forte quand j'entrai au conservatoire. J'y travaillai beaucoup, j'en sortis avec un premier prix, et je fus immédiatement engagée à l'Opéra-Comique où je débutai sans grand éclat, sinon sans succès. J'étais très-jeune ; ma voix n'avait pas encore le développement nécessaire pour la vaste salle de l'Opéra ; de plus, avant de paraître sur notre première scène lyrique, il me fallait acquérir ce qu'en langage de coulisses on appelle l'habitude des planches.

—J'aimais mon art. Rien ne m'empêchait de rêver la célébrité ; or je ne m'en faisais point faute, et Dieu sait si mon père encourageait mes rêves et me donnait la réplique avec enthousiasme quand je parlais d'avenir brillant, de triomphes légitimes, et de richesses honorablement acquises.

—Beaucoup de gens, et vous êtes peut-être du nombre, mon cher Georges, se figurent que pour une jeune fille la vie de théâtre est absolument incompatible avec la vie honnête.

—Ils se trompent, et je puis affirmer que j'étais, moi, une preuve vivante de leur erreur.

—Jamais jeune fille, vivant au sein de sa famille et sous la constante protection d'une mère vigilante, ne fut, sinon plus candide du moins plus pure que je ne l'étais, après avoir traversé le Conservatoire et passant mes jours aux répétitions et mes soirées sur la scène.

—J'étais jolie et très en vue, car, vous le savez aussi bien que moi, la moindre petite comédienne, par le fait seul qu'elle appartient au théâtre, se trouve sur un piédestal.

—On m'écrivait beaucoup. Je déchirais les billets sans les lire. On me faisait, de temps en temps, ou pour mieux dire on essayait de me faire des déclarations à brûle-pourpoint, mais j'avais, paraît-il, certaine façon de regarder l'indiscret soupirant, qui gelait aussitôt les paroles sur les lèvres les moins timides.

—Il n'y avait point là pruderie de ma part, mais dédain, ou plutôt dégoût. Les mœurs, les habitudes, le langage de quelques-unes de mes camarades m'inspiraient une répugnance insurmontable. Je les trouvais fort à plaindre d'oublier, comme elles le faisaient, toute dignité de femme, toute pudeur... J'étais, je vous le répète, absolument honnête, et je ne prétendis point m'en faire un mérite. J'obéissais à ma nature, d'une façon toute simple et sans la moindre lutte.

—Quand on ne jouait point à l'Opéra, mon père venait me chercher après le spectacle. Lorsque son service le clouait à l'orchestre, je restais seule, je l'attendais, et nous soupions frugalement ensemble. Mes modestes appointements, joints aux siens, nous rendaient relativement presque riches... Nous étions parfaitement heureux... "

Fanny Lambert s'interrompit...

—Est-ce que je ne vous ennuie pas, mon ami ? demanda-t-elle à Georges.

—Vous voyez bien que non ! s'écria ce dernier.

—Quel intérêt peuvent avoir pour vous ces menus détails si prodigieusement terre à terre ?

—Il suffisait qu'ils vous touchassent pour ne point me laisser indifférent... ils font plus, ils me charment et ils m'émouvent, en me prouvant tout ce que vous valez...

—Mais s'ils étaient de fantaisie pure ? Si je vous racontais un roman inventé à plaisir ?

—Allons donc ! Un roman ne serait pas si simple ! Quand on invente, bon gré malgré on multiplie les incidents... Lisez les livres à la mode ! Me croyez-vous d'ailleurs assez simple pour ne point savoir reconnaître l'inimitable accent de la vérité ?

—Vous avez répondu à tout ! répliqua la jeune femme en souriant. Je continue, en abrégeant le plus que je pourrai, pour ne point abuser de vous...

“ Ce bonheur paisible dont je viens de vous parler était trop complet pour être durable... Un coup terrible allait me frapper à l'improviste, et je me suis demandé bien souvent comment à ce coup j'ai pu survivre... ”

“ Mon père était d'une nature frêle, mais sa santé, quoique chancelante, ne m'inspirait aucune inquiétude. Je l'avais vu toujours ainsi ; d'ailleurs il ne se plaignait jamais. ”

“ Un soir, l'Opéra faisant relâche, mon père ne vint point me chercher. C'était la première fois... Très étonnée, presque effrayée, je repris en hâtant le pas le chemin de notre maison... ”

—“Tiens ! me dit la concierge en me voyant passer, vous êtes toute seule, maïselle Fanny !... Où donc est M. Lambert ? ”

—“Je ne sais... répondez-moi. Vous ne l'avez pas vu ? ”

—“Non, c'est je le croyais sorti... ”

“ Je montai comme un ouragan les nombreux étages qui me séparaient de notre logement. J'avais une clef. J'ouvris, je franchis le seuil, et je me sentis presque rassurée en apercevant de la lumière, à travers la porte entre-bâillée, dans la pièce qui nous servait de petit salon. ”

“ Je poussai tout à fait la porte, et j'entrai. ”

“ Mon père était là, assis, immobile, auprès du feu. ”

“ Sa tête se renversait sur le dossier de son fauteuil. Un de ses bras pendait. ”

“ Sans doute, en attendant l'heure, il avait cédé au sommeil. ”

“ —C'est moi ! criai-je joyeusement. Allons, père, réveille-toi vite ! Si tu savais comme tu m'as fait peur en ne venant pas me chercher !... ”

“ Il ne répondit point et resta dans cette immobilité qui, alors, me parut sinistre. ”

“ Je bondis jusqu'à lui et je pris sa main. Elle était glacée. Je regardai son visage, il était livide. Je mis la main sur sa poitrine. Son cœur ne battait plus. J'approchai ma joue de sa bouche, aucun souffle n'effleura ma chair... ”

“ La vérité m'apparut alors. Il se fit en moi un grand déchirement, et poussant un cri d'angoisse, de désespoir et d'horreur, je m'abattis sans connaissance sur le plancher, près du fauteuil où mon père était mort. ”

## V

“ Mon cri d'angoisse avait retenti dans la maison entière, poursuivit Fanny. ”

“ Quand je revins à moi, huit ou dix personnes m'entouraient, me jetant de l'eau fraîche au visage et me faisant respirer du vinaigre. Je les écartai en me relevant, et j'allai tomber à genoux auprès de mon père, espérant follement que je venais d'être le jouet de quelque effroyable illusion et qu'un reste de vie animait ce corps inerte. ”

“ Un médecin arriva, et d'un mot détruisit ma frêle espérance. J'étais bien positivement seule au monde. ”

“ Mon organisation, nerveuse et impressionnable à l'excès, ne put résister à un choc si terrible et si imprévu. Je m'évanouis de nouveau, et je ne repris connaissance qu'au bout de trois semaines, dans un lit d'hôpital... ”

—“Ah ! s'écria Georges, quelle horreur !... ”

—“Pourquoi ? demanda la jeune femme. ”

—“A l'hôpital ! vous ! ”

—“Eh bien ! après ? On avait eu grandement raison de m'y porter, je vous assure. Chez moi, je serais morte dix fois pour une !... Qui donc m'aurait prodigué les soins de toutes les heures, de toutes les minutes ? qui donc aurait veillé la nuit à mon chevet ? où aurait-on pris l'argent nécessaire pour payer les visites du médecin et les notes du pharmacien ? Cela coûte très-cher d'être malade à Paris, mon bon ami ! A l'hôpital j'étais soignée comme une reine, et, croyez le bien, il n'y a pas dans le monde entier de gardes-malades comparables aux bonnes religieuses... Bref, je revenais de loin, car rarement, paraît-il, la fièvre cérébrale s'était montrée plus violente et plus tenace... A deux ou trois reprises on avait désespéré de moi. ”

“ Ma convalescence fut prompte. Mon corps se rétablissait rapidement, mais mon âme restait profondément triste et il me semblait que de cette tristesse je ne me guérirais ja... is... Le ”

monde me paraissait un vaste désert. Paris me faisait horreur. Je regrettais de n'être pas morte. ”

“ Cependant il fallait vivre... Je rentrai au théâtre. La première fois que je montai sur les planches je fondis en larmes, au milieu d'un air gai que je chantais... ”

“ Le public fut au moment de me siffler, mais quelques personnes dans la salle connaissaient ma situation et mirent au courant les autres spectateurs. On eût pitié de moi et les murmures se changèrent en applaudissements. Cette défaillance d'ailleurs ne se renouvela pas. Je trouvai en moi-même la force nécessaire pour faire exactement mon service et gagner mes appointements. C'était là mon seul but et ma préoccupation unique. Dans mon découragement profond la question artistique n'existait plus pour moi, et, sans la nécessité absolue de pourvoir par mon travail aux nécessités matérielles de l'existence, j'aurais abandonné avec joie ma carrière à peine commencée... ”

“ J'avais en outre une idée fixe, celle-ci : quitter Paris !... Il me semblait que loin de cette ville où la mort venait de briser la grande affection de ma vie, je me trouverais moins malheureuse. ”

“ Mais le moyen de m'éloigner, en supposant même que la direction de l'Opéra-Comique eût la bienveillance de résilier mon engagement ?... ”

“ Le hasard me vint en aide... ”

“ Le général G..., surintendant des théâtres impériaux de Russie, venu à Paris pour y recruter des artistes, m'ayant entendu, me fit des propositions supérieures à tout ce que je pouvais espérer. ”

“ Mon directeur, qui m'avait témoigné beaucoup d'intérêt, consentit à me laisser partir sans me demander de dédit. ”

“ Deux mois plus tard je chantais l'opérette à Saint-Petersbourg, et ma réussite était complète... ”

“ Vous comprenez, cher ami, que je ne vais point vous entretenir de ma vie de théâtre et de mes succès d'artiste. Ils sont sans intérêt pour vous et sans importance pour moi désormais, puisqu'en Russie comme à Paris j'avais pris pour l'affiche un nom de fantaisie, et que bien certainement je ne reparaitrai jamais sur la scène... J'aurais pu devenir une étoile de première grandeur, j'en ai la conviction... les circonstances ne l'ont pas voulu... ”

“ Les comédiens et les chanteurs français sont payés très cher en Russie. Personne n'ignore qu'au bout de quelques années ils reviennent à Paris presque riches, et je ne parle, pour les femmes, que d'un argent honorablement gagné. ”

“ Mon objectif, tandis que j'interprétais là-bas les folles créations d'Offenbach et d'Hervé, était d'amasser le plus vite possible les quelques mille livres de rentes nécessaires pour exister en France, à la campagne, dans la solitude, avec mon incurable tristesse. ”

“ Afin d'atteindre ce but, je vivais d'une façon très simple, mais cependant convenable. J'occupais seule, avec une femme de chambre et un domestique russe, une toute petite maison, et j'avais une voiture et un cheval pour me conduire au théâtre et m'en ramener. ”

“ Ai-je besoin de vous dire que je fus tout d'abord assailli de billets, bien plus encore qu'à Paris au moment de mes débuts ? Comme à Paris, je déchirai ces billets sans les lire. ”

“ Certain soir on me jeta, tandis que j'étais en scène, un bouquet auquel un bracelet d'émail noir, orné de diamants, servait de lien. Je pris le bouquet et je le gardai, mais après avoir détaché le bracelet que je laissai tomber sur les planches avec le plus parfait dédain. Il y eut dans la salle une petite rumeur, suivie d'une salve d'applaudissements. ”

“ On s'occupa beaucoup de ce fait : quelques-uns m'approuvèrent. Le plus grand nombre, très vraisemblablement, me trouva ridicule et fit des mots sur ma prudence intempestive ; car, vous le savez aussi bien que moi, ils sont légion ceux qui prétendent que toute femme de théâtre doit être en même temps femme galante. ”

“ En thèse générale on n'a point absolument tort de le ”

croire et de l'affirmer, mais, grâce au ciel, les exceptions sont nombreuses.

— Quand il fut bien démontré que je voulais faire partie de ces exceptions et que ma résolution était irrévocable, la pluie de billets se ralentit et finit par cesser d'une façon à peu près complète.

— Je poussai un soupir de soulagement et je me dis :

— Que Dieu soit loué!... Ces don Juan cosaques vont enfin me laisser tranquille!

— Croyez donc aux pressentiments! C'est à la minute précise où je me disais cela qu'allait commencer une obsession véritablement inquiétante, véritablement dangereuse...

— Jamais je n'oublierai cette soirée...

— Je jouais *Métella de la Vie parisienne*. J'allais chanter la lettre du second acte quand il me sembla (je vous parle d'une sensation toute physique) qu'un double rayon de feu me frappait au visage, comme ces jets lumineux produits par les petites machines électriques avec lesquelles on éclaire les ballets et les apparitions fantastiques.

— Malgré moi mes yeux se tournèrent vers les loges basses, voisines du théâtre et qui remplacent nos baignoires. Dans la pénombre d'une de ces loges je ne vis d'abord que deux prunelles, littéralement phosphorescentes, rivées sur mes yeux avec une persistance insoutenable. Bientôt je distinguai un crâne poli et luisant comme de l'ivoire, entre deux touffes de cheveux blonds; une figure hautaine, anguleuse et tourmentée, de longues moustaches incolores, une cravate blanche, un plastron blanc sur lequel scintillaient trois gros diamants, un habit noir dont une brochette de croix étincelantes constellait le revers gauche...

— J'interrogeai mes souvenirs... Je voyais certainement pour la première fois cette figure caractérisée et qui devait, par son étrangeté même, se tracer d'une façon ineffaçable au plus profond de la mémoire...

— Le prince Aldéonoff, n'est-ce pas? demanda Georges Tréjan.

— Oui, le prince... épondit Fanny.

— Et sans doute, reprit le jeune homme avec une jalouse amertume, malgré son étrangeté, ou peut-être à cause d'elle, il vous parut beau...

Fanny Lambert fit un geste d'impatience.

— Tenez, dit-elle, vous êtes fou... Serge Aldéonoff, avec ses yeux de chat d'où jaillissaient une lueur, me fit l'effet d'un personnage d'Hoffmann transporté dans la vie réelle. A l'étonnement qu'il m'inspirait se mêla une vague oppression. Je ne suis pas craintive, et cependant j'eus presque peur... Ce regard électrique, obstinément fixé sur mon visage, me causait un tel agacement que, sans l'aide du souffleur, j'aurais deux ou trois fois manqué de mémoire et que je fus au moment de chanter faux.

— Après l'acte j'appelai le régisseur, un digne homme qui, faisant partie du théâtre depuis de longues années, connaissait toutes les figures aristocratiques de Russie, et le conduisant au trou du rideau je lui dis :

— Regardez, là, s'il vous plaît, au rez-de-chaussée, dans la deuxième loge. y êtes-vous?

— J'y suis... répliqua-t-il.

— Qui est-ce?

— Un grand seigneur immensément riche... un de nos habitués, parti depuis deux ans en mission diplomatique... C'est pour ça que vous ne l'avez jamais vu ici...

— Il me nomma le prince, et il ajouta :

— Prenez garde à vous, mon enfant... Eh! eh!... C'est un amateur! Je parierais deux cents roubles argent contre un napoléon qu'il vous a déjà regardée d'une certaine manière... Il me semblait bien aussi, tout à l'heure, pendant la lettre, que vous aviez des distractions...

— Je me mis à rire en haussant les épaules.

— Parbleu! reprit le régisseur en riant comme moi, je sais bien que si vous jouez les *Métella* au théâtre, vous tenez à la ville l'emploi des Jeanne d'Arc... C'est parfait!... Mais

Sébastopol aussi avait une citadelle très solide, et pourtant on a pris Sébastopol... Méfiez-vous! il est si riche!...

— Qu'est-ce que ça me fait?

— D'accord... Mais il va vous mitrailler de diamants... et c'est une mitraille bien dangereuse pour la vertu...

— Pas pour la mienne.

— Enfin, vous êtes prévenue... Arrangez-vous, mon enfant, et si jamais vous capitulez, ça sera votre affaire et non la mienne...

— Aussitôt mon rôle fini, je quittai le théâtre.

— Un bouquet pour madame et une carte... me dit, en m'arrêtant au passage, la concierge des coulisses.

— La carte était du prince. Le bouquet était magnifique. Je le laissai dans la loge en défendant d'en recevoir d'autre à l'avenir.

— Ma voiture attendait près de la porte de sortie. En y montant il me sembla voir quelque chose de blanc sur les coussins sombres. C'étaient un second bouquet et une seconde carte de Serge Aldéonoff.

— Mon impatience nerveuse grandissait. Je déchirai la carte et je jetai le bouquet sur le pavé...

— Si ce prince impertinent guette aux environs, pensai-je, il verra quel cas je fais de ses fleurs...

— J'arrivai chez moi. Ma femme de chambre m'attendait.

— On a apporté ceci pour madame, il n'y a qu'un instant," me dit-elle, tout en me débarrassant de mes fourrures devant un grand feu, et elle désignait du doigt un bouquet et une carte, posés sur la tablette de la cheminée...

— Une troisième carte, un troisième bouquet du prince!...

— Je frappai du pied et je ne suis pas bien sûre de n'avoir pas formulé, du bout des lèvres, un élégant petit juron...

— Ouvrez la fenêtre!" m'écriai-je.

— La camériste ébahie, me regarda.

— Madame n'y songe pas... murmura-t-elle, madame va glacer sa chambre!...

— Ouvrez!... ouvrez quand même! ouvrez vite!...

— Elle obéit. J'affrontai bravement les vingt-cinq degrés de froid du dehors, et m'approchant de la fenêtre je lançai dans la rue le malencontreux bouquet.

— En face de ma maison un homme en pelisse fourrée était debout, regardant en l'air. Les fleurs tombèrent à ses pieds...

— Il ôta son chapeau pour me saluer, et je reconnus alors le crâne luisant, les yeux de chat et les longues moustaches de Serge Aldéonoff...

## VI

— J'étais fort irritée, vous devez le comprendre sans peine, continua la jeune femme.

— Quelle marche devait suivre une persécution qui, du premier coup, dès le premier jour, dès la première heure, se manifestait ainsi?...

— Je me sentais sûre de moi-même, mais il était absolument positif que le prince allait me donner beaucoup d'ennuis.

— Très-occupée de cette idée, je ne fermai pas l'œil de la nuit...

— Ah! s'écria Georges, vous le voyez, vous pensiez à lui!

— Eh! oui, sans doute, j'y pensais, répéta Fanny, mais pour me dire que jamais plus haïssable créature ne s'était rencontrée sur mon chemin...

— Si j'avais été là... murmura l'artiste.

— Qu'eussiez-vous fait?

— Je vous aurais débarrassée de ce prince odieux!

— Et comment?

— En le provoquant!

— De quel droit et à quel propos? Pour intervenir dans mes affaires privées, quel motif? Farouche pour vous comme pour lui, si vous n'aviez aimée je n'en aurais rien su... Vous vous seriez découragée bien vite...

— Jamais!

— Soit! Mieux vaut céder que de discuter, c'est plus court... Mais enfin vous n'étiez pas là, et le prince avait le champ libre pour faire preuve de cet entêtement robuste dont la nature l'avait doué à si haute dose...

“ Le lendemain, en revenant de la répétition, un bouquet et une carte, placés bien en évidence sur la table de mon petit salon, furent les premiers objets qui frappèrent mes yeux.

“ Furieuse, j'appelai ma femme de chambre. Elle joua l'étonnement à merveille, et prétendit ne pas comprendre la présence de cette carte et de ce bouquet dans une pièce où personne, excepté elle, n'avait mis les pieds en mon absence..

“ Je la laissai dire et je la prévins qu'innocente ou non elle serait mise à la porte sans miséricorde si le fait se renouvelait.

“ Le soir, au théâtre, Serge Aldéonoff était installé dans la même loge que la veille, et sur une chaise, à côté de lui, je voyais l'éternel bouquet qu'il ne manqua point de jeter à mes pieds pendant la chanson de Métella...

“ Le spectacle achevé, bouquet dans la loge de la concierge, malgré ma défense absolue, bouquet dans ma voiture, bouquet sur le seuil de ma maison...

“ Je vous porte sur les nerfs, n'est-ce pas, avec tous ces bouquets ? Jugez, mon cher ami, de l'effet qu'ils devaient produire sur les miens ! J'étais exaspérée, crispée, hors de moi-même. J'aurais voulu battre tout le monde en général et le prince Aldéonoff en particulier...

“ Deux ou trois jours s'écoulaient, amenant implacablement avec eux l'agaçante avalanche de fleurs dont je vous fais grâce (sachez m'en gré) ; puis une après-midi, n'ayant point de répétition et étudiant au coin de mon feu je ne sais quel rôle nouveau, ma porte s'ouvrit tout à coup et je vis apparaître le prince, qui me faisait en souriant son plus beau salut.

“ Mon premier mouvement fut d'avoir peur, mais il n'eut que la durée d'un éclair...

“ Qu'avais-je à craindre ?... Il me suffisait d'ouvrir une fenêtre et d'appeler les passants à mon aide en cas de danger. Donc le danger n'existait pas.

“ La colère remplaça l'effroi. Je résolus d'en finir sur-le-champ et une fois pour toutes avec une insupportable obsession.

“ Je m'étais levée brusquement. J'allai droit au visiteur intempestif, et, le toisant du haut en bas avec mon plus dédaigneux regard, je lui dis :

“—Vous êtes le prince Aldéonoff ?...

“—Oui, belle dame, répliqua-t-il, et donc déjà, si vous voulez me le permettre, votre passionné serviteur...

“—Eh bien, m'écriai-je, les princes de votre pays, ceux-là du moins qui vous ressemblent, sont gens de pire compagnie que les goujats du mien ! Vous vous êtes permis d'entrer dans ma maison en violant une consigne, en achetant mes serviteurs... Vous avez franchi le seuil de ma chambre, sachant bien qu'il ne me convenait pas de vous recevoir ! Prince Serge Aldéonoff, tout prince que vous soyez, vous êtes un manant !...

“ Aldéonoff souriait toujours, seulement son pâle visage était devenu pourpre.

“—Eh ! belle dame, reprit-il, les injures d'une si jolie bouche sont encore une faveur enviable pour un gentilhomme bien épris... Je ne pouvais plus vivre, donc déjà, sans vous voir et sans vous parler, et si j'avais sollicité l'honneur d'une entrevue vous ne l'auriez point accordée... Il fallait donc faire comme j'ai fait... et je ne peux pas me repentir d'avoir fait comme cela, puisque je recommencerais, si c'était à refaire... Vous savez, belle dame, que je suis amoureux de vous très-éperdument... Vous savez cela certainement... Vous savez aussi...”

“ Il allait continuer, je ne lui en laissai pas le temps.

“—Et vous, interrompis-je avec violence, vous savez ce que j'ai fait des bouquets ridicules dont vous vous obstinez à me bombarder ! Je les ai jetés par la fenêtre, n'admettant pas que même une fleur entre chez moi malgré moi. Je ne puis, n'étant point la plus forte, vous expulser par le même chemin, ce qui me plairait beaucoup et serait mérité ! Vous êtes un intrus dans mon logis où je veux être seule... Voilà la porte... Sortez...”

“ De pourpre qu'il était, Aldéonoff redevint pâle.

“—Ah ! fit-il, vous êtes cruelle ! Les dames ont d'habitude moins de sévérité pour les fautes dont un trop grand amour est la cause.”

“ Je frappai du pied.

“—Est-ce la coutume de votre pays, demandai-je, que les grands seigneurs s'imposent aux femmes qui les chassent ?...

“—Donc déjà, répliqua le prince, vous avez tort, je vous assure, belle dame, de vous mettre en colère. Vous en aurez du regret un jour, quand vous m'aimerez...”

“ Un si prodigieux aplomb touchait à l'impudence. Il m'exaspéra tout à fait.

“—Ah çà ! mais, m'écriai-je, vous êtes donc aussi absurde qu'insolent ! Je vous déteste ! je vous méprise ! vous m'êtes odieux !...

“—Ça n'y fait rien du tout, reprit-il, oh ! rien du tout... Vous m'aimerez...”

“—Jamais !

“—Et vous m'appartiendrez, donc déjà, certainement...”

“—Jamais, vous dis-je, jamais ! J'aimerais mieux mourir !

“—Oh ! vous ne mourrez pas... Non, non ! Et vous serez même, voyez-vous, très contente de n'être pas morte... J'ai beaucoup de patience... J'attendrai tant qu'il faudra... Je suis tranquille, mon heure viendra...”

“—Prince, encore une fois, sortez ; sinon, j'ouvre cette fenêtre et j'appelle...”

“ Aldéonoff se mit à rire.

“—Du scandale ! dit-il. Ah ! si, belle dame ! J'ai connu des Parisiennes... beaucoup de Parisiennes jolies... qui savaient vivre mieux que cela. Il faudra vous former... Je m'en chargerai volontiers... Au revoir, petit démon... Vous êtes très originale, et à cause de cela je vous aimerais, donc déjà, davantage encore si c'était possible, ma chère...”

“ Le prince plus souriant que jamais me fit un beau salut, et pirouettant sur ses talons reprit le chemin de l'escalier.

“—Je refermai derrière lui la porte avec violence, en criant avec plus de conviction que de bon goût :

“—Allez au diable !...

“ Il m'entendit, et à travers le panneau de la porte close il répliqua :

“—Avec vous, belle dame, soyez convaincue, s'il vous plaît, que j'irais de très bon cœur... Nous partirons quand vous voudrez.”

“ Ainsi donc, je n'avais pas le dernier !

“ Mais le prince Aldéonoff, que pendant une semaine j'avais rencontré sans cesse sur mon chemin et qui ne manquait jamais, le soir, d'occuper sa loge basse, disparut brusquement, et le bruit courut dans nos coulisses (où on s'occupait beaucoup de lui) qu'une nouvelle mission diplomatique venait d'être confiée à ce haut personnage et l'éloignait momentanément de la Russie.

“ Quel allègement, miséricorde ! Je respirais à pleins poumons...”

## VII

Fanny Lambert s'interrompit.

—Une tasse de thé, mon ami ? dit-elle.

—Volontiers, répliqua Georges, mais, je vous en prie, ne vous interrompez pas et laissez-moi le soin de remplir les tasses.

La jeune femme se mit à rire.

—Voilà, s'écria-t-elle, une impatience qui fait honneur à mon talent de narratrice, savez-vous ?... si elle est sincère...

—Doutez-vous donc qu'elle le soit ?

Au lieu de répondre, Fanny demanda :

—Ainsi, mon autobiographie ne vous semble point ennuyeuse ?

—Jamais récit, je vous le jure, ne m'a si vivement empoigné...

—Entre nous je craignais un peu de m'égarer dans les détails et de pêcher par les longueurs, comme disent messieurs les gens de lettres. Puisqu'il n'en est rien, selon vous du moins, je continue...

“ Je jouis *Fiorella*, des *Brigands*, pour la dernière fois.

“ Je n'étais pas des deux pièces suivantes. La direction, satisfaite de mon zèle qui ne se ralentissait jamais, m'accordait un congé de quinze jours.

“ En sortant du théâtre, ce soir-là, vers onze heures et demie, je vis ou plutôt je crus voir à leur place habituelle, c'est-à-dire à trois pas de la porte des artistes, ma voiture, mon cheval, et Yvan, mon cocher russe.

“ Je montai, je refermai vivement la portière et je m'enveloppai de mon vieux dans mes fourrures un peu communes, mais tout aussi chaudes que celles du renard bleu ou de la martre zibeline.

“ Le cocher fit entendre un appel de la langue et la voiture glissa sans secousse et sans bruit sur la neige durcie.

“ Il me sembla, dès le départ, que mon cheval marchait plus rapidement que de coutume, ce qui d'ailleurs m'enchantait, car j'avais hâte de me retrouver au coin de mon feu, mais, malgré cette allure accélérée, les douze et quinze minutes nécessaires pour arriver à ma porte s'écoulèrent, et la voiture ne s'arrêtait pas.

“ Une couche épaisse de vapeur solidifiée par le froid rendait les vitres opaques et ne me permettait point de voir où je me trouvais. J'abaissai non sans peine l'une de ces vitres, et je ne reconnus en aucune façon la voie sombre et parfaitement déserte le long de laquelle mon coupé-traineau filait avec une rapidité de locomotive.

“ Le bruit léger que j'avais fait en abaissant la glace parut donner à la vitesse acquise une impulsion nouvelle.

“ Si vous connaissez les grands trotteurs de race Orloff, vous comprendrez que pendant quelques secondes l'impétuosité de cette course me coupa la respiration. Où donc mon modeste cheval avait-il pris tout à coup cette invraisemblable énergie ?... Était-il emporté ? Que se passait-il ?...

“ J'appelai Yvan, d'une voix que l'émotion rendait un peu tremblante. Il ne répondit point. Je lui ordonnai de s'arrêter. Il ne m'obéit pas.

“ Alors l'idée que je venais de tomber dans un piège se présenta nette et distincte à mon esprit.

“ Pour me bien assurer que je devinais juste, j'essayai d'ouvrir une des portières... Elle résista malgré mes efforts, maintenue par un mécanisme dont j'ignorais le secret. Je m'y attendais et je compris tout. Ce n'étaient ni ma voiture, ni mon cheval qui m'entraînaient, mais une voiture pareille à la mienne et un cheval semblable au mien par les formes et par la robe, et vingt fois plus vigoureux. Peut-être même le cocher ne ressemblait-il à Yvan que par les longues moustaches et par le bonnet fourré tombant sur les yeux.

“ Le piège devenait indiscutable.

“ Qui l'avait tendu ?...

“ A cet égard, aucun doute ne paraissait possible. Il me semblait voir le nom de Serge Aldéonoff étinceler devant moi dans les ténèbres.

“ Le prince s'était abstenu de continuer ses poursuites ostensibles, et même avait répandu le bruit de son départ, afin d'éloigner de moi toute défiance, puis, m'ayant ainsi rassurée, il agissait... ”

“ Le croiriez-vous ?... Moi, si nerveuse et si craintive tant qu'il s'était agi d'un péril vague et mal défini, je devins brave tout à coup dès que ce péril fut imminent !... ”

“ Une immense indignation, mêlée d'un profond dégoût, s'empara de moi, mais je n'avais plus peur... Je tâtai ma poche où je sentis mon petit poignard, et je me dis :

“—A la grâce de Dieu ! Quand j'aurai des cheveux blancs je me souviendrai, non sans quelque plaisir peut-être, d'avoir été, une fois dans ma vie, une héroïne de roman !... ”

“ Le cheval filait toujours. Nous étions sortis de la ville, laissant derrière nous les dernières maisons des faubourgs. Les patins ferrés glissaient sur la neige d'une route inconnue. De chaque côté de cette route, de grands arbres couverts de givre ressemblaient à des spectres de taille gigantesque, étendant au milieu des ténèbres les bras blancs de leurs suaires.

“ C'était effroyablement lugubre... ”

“ La course dura plus d'une heure et je calculai que pendant cette heure nous devions avoir fait au moins six lieues. J'avais laissé la vitre ouverte. L'air glacé s'engouffrait dans la voiture. Mes dents claquaient, non de frayeur, encore une fois, mais de froid.

“ L'allure du cheval se ralentit tout à coup. Le cocher fit retentir une sorte d'appel guttural. J'entendis une grille ou une porte massive grincer en tournant sur ses gonds. La voiture changea de direction et les patins, quittant la voie frayée et durcie, s'enfoncèrent à demi dans une neige moins résistante.

“ Je supposai que nous venions d'entrer dans une avenue conduisant à quelque château ou à quelque maison de plaisance, et je ne me trompais pas.

“ Je me penchai à la portière et je vis à une faible distance une grande masse sombre toute piquée de points lumineux.

“ Le trotteur prit un nouvel élan, et au bout de deux ou trois minutes s'arrêta devant un perron dont les marches de pierre conduisaient à une double porte vitrée donnant accès dans un vestibule d'un style bizarre, haut comme une nef de cathédrale et éclairé à giorno par des candélabres à vingt bougies, que des statues d'hommes d'armes, casqués et cuirassés, soutenaient du fer de leurs hallebardes.

“ La portière du coupé faisant face au perron s'ouvrit toute seule, grâce sans doute à un mécanisme que le cocher mettait en mouvement depuis son siège.

“ Je descendis... ”

Étant toute jeune fille, et vivant avec mon père bien-aimé dans le petit logement de la rue du Faubourg Montmartre, j'avais lu de nombreux romans loués au cabinet de lecture de la place Bréda.

“ Plusieurs de ces romans ( des plus nouveaux aussi bien que des plus anciens ) m'avaient montré des femmes et des jeunes filles, absolument charmantes, embarquées dans des situations presque pareilles à celle qui commençait pour moi, et je m'étais invariablement laissé prendre, de la meilleure foi du monde, à l'intérêt violent et mélodramatique de ces sortes d'aventures, très-fréquentes au bon vieux temps, mais beaucoup plus rares, à notre époque, dans la vie réelle que dans les œuvres d'imagination.

“ Il se produisit en moi ce phénomène assez singulier que, n'éprouvant aucune épouvante, ma curiosité s'éveilla, et que je me sentis aussi désireuse de connaître la suite de mon enlèvement que je l'étais jadis quand je tournais avec de grands battements de cœur la page du roman dévoré, et que je demandais : Grand Dieu ! que va-t-il arriver à cette pauvre femme ?... ”

“ Seulement, cette fois, détail important, la pauvre femme, c'était moi... ”

“ C'est original, n'est-ce pas ?... ”

—Ah ! s'écria Georges avec enthousiasme, vous étiez héroïque !... ”

—Héroïque !... Comme cela ? tout simplement et sans le savoir ? répliqua Fanny en riant. En fait de compliments, cher ami, vous n'y allez pas de main morte !... Grand merci !... Je continue... ”

“ A peine avais-je mis pied à terre qu'une personne d'un certain âge, en costume de servante russe, sortit du château, car c'était positivement un château, descendit les marches, s'agenouilla presque devant moi et voulut me baiser les mains, ce que d'ailleurs je ne lui laissai point faire.

“ Avec de grandes démonstrations de respect, elle me fit gravir le perron et m'introduisit dans le vestibule.

“ Là je m'arrêtai, et m'adressant à ma conductrice je lui demandai. Ah ça ! brave femme, où suis-je ici ?... ”

“ La servante me répondit avec une extrême volubilité dans sa langue maternelle. Elle ne comprenait pas le français, je ne comprenais pas le russe. Le dialogue entre elle et moi, en de telles conditions, devait être des plus obscurs... ”

“ Elle me fit signe de la suivre, ce à quoi je me prêtai sans hésiter. Elle me précéda dans un large escalier dont un tapis de Smyrne couvrait les marches et qu'éclairait une énorme lanterne, d'un travail curieux, suspendue au plafond.

“ Nous parcourûmes ensemble une galerie ornée de tableaux étranges et de trophées de chasse, et enfin elle m'introduisit dans un appartement dont le luxe antique et grandiose me frappa d'étonnement et d'admiration . . .

“ Je me garderai bien de vous décrire les merveilles accumulées depuis des siècles dans un salon et dans une chambre à coucher de dimensions énormes. Vous auriez vu là, mon cher artiste, des tapisseries incomparables, et des meubles comme on n'en trouve guère qu'au musée de Cluny.

“ Le parquet de la chambre à coucher était couvert, en guise de lapis, de fourrures de renard bleu. Il y en avait certainement pour plus de cent mille écus. Par ce détail unique il vous sera possible et facile de juger du reste.

“ Des bougies en nombre prodigieux éclairaient, comme pour une fête, les pièces dont je vous parle

“ Des feux immenses, flamboyant dans les quatre cheminées gigantesques, ( il y en avait deux, se faisant face, dans la chambre à coucher, et deux dans le salon ) entretenaient une chaleur presque trop vive. Des brûle-parfums, venus d'Orient, laissaient échapper de leurs cassolettes d'argent percées à jour de minces filets d'une fumée blanchâtre et délicieusement odorante.

“ Une petite table toute servie, à un seul couvert, était chargée de vaisselle plate, de cristaux anciens et bizarres couverts de blasons émaillés, et enfin de mets froids et chauds d'une mine absolument engageante, et de flacons de verre de Venise remplis de vins d'un rouge jaune et d'un or pâle.

“ Le sentiment du pittoresque est à tel point développé chez moi que ces détails me frappèrent en un moment où j'aurais dû, selon toute apparence, me préoccuper de bien autre chose.

“ La servante russe recommença, dans sa langue maternelle, à me parler très-vite, et je suppose qu'elle aurait parlé très-longtemps. Un geste l'arrêta.

“ Elle eut recours à la pantomime. Elle me fit signe qu'il fallait me mettre à table et qu'elle me servirait.

“ Chaque soir, en rentrant chez moi après le spectacle, je soupais légèrement. C'est une habitude commune aux chanteurs et aux comédiens, qui sont forcés de dîner de bonne heure et de ne point donner satisfaction pleine et entière à leur appétit . . .

“ Je mourais de faim . . .”

### VIII

Fanny Lambert continua :

“—La bonne mine des mets étalés devant moi augmentait encore mon appétit, dit-elle en riant, d'autant plus que je suis gourmande . . . Que voulez vous, j'ai beaucoup de défauts . . .

“ J'allais m'attabler . . .

“ Une réflexion m'arrêta.

“—Incontestablement, me dis-je, je nage en pleine eau de mélodrame . . . Or il n'est pas de mélodrame un peu bien charpenté où le traître ne se signale par l'intelligente mise en scène d'un narcotique ou d'un stupéfiant venus des grandes ardes en ligne directe, sous la forme d'une boîte de poudre mystérieuse ou d'un flacon de liquide incolore.

“ En conséquence je résolus de diminuer autant que possible la somme des risques à courir, et laissant de côté les jolis plats appétissants, les pâtés aux croûtes blondes et les vins couleur de topaze et couleur de rubis, je me contentai de croquer un petit pain et de boire un verre d'eau claire, au grand étonnement de la servante qui, par l'expression effarée de sa physionomie et par ses gestes incohérents, témoignait ne rien comprendre à ma sobriété.

“ Quand j'eus achevé mon frugal repas, elle me désigna le lit, un lit monumental placé sur une estrade, avec des colonnes, un baldaquin, des tentes de vieux lampas oriental, et la couronne fermée des princes Aldéonoff sculptée, peinte ou brodée partout.

“ Je secouai la tête à plusieurs reprises pour lui bien indiquer que je ne me coucherais pas, puis, lui montrant la porte et joignant à ce geste une pantomime expressive, j'ajoutai que je n'avais nul besoin de ses services et qu'elle pouvait parfaitement bien regagner son propre lit.

“ Elle comprit, non sans quelque peine, et elle s'en alla en murmurant des phrases russes.

“ Restée seule je m'assis dans un fauteuil immense, sous le manteau d'une cheminée haute comme la porte cochère d'un petit hôtel parisien, et je me mis à égrener un long chapelet de réflexions dont je vous fais grâce, et qui n'était point couleur de rose.

“ Tout en réfléchissant, je m'endormis de lassitude ; quand je m'éveillai, brisée par ce mauvais sommeil, il faisait jour et la lumière grisâtre du ciel se colorait des tons du prisme en traversant les vitraux peints des larges fenêtres.

“ Je songeai immédiatement à une évasion, mais il me fallut à peine cinq minutes pour me convaincre que cette évasion était impossible. La chambre à coucher et le salon composaient tout mon domaine. Quand je voulus aller plus loin je trouvai les portes closes, et sans doute, derrière ces portes, on veillait.

“ La servante reparut. Elle commença par se prosterner devant moi avec les témoignages d'une sorte d'adoration, puis elle me servit un déjeuner auquel je ne touchai pas plus qu'au dîner de la veille, et par les mêmes motifs, sans réfléchir qu'on connaissait maintenant mon parti pris de ne manger que du pain et ne boire que de l'eau, et qu'il devenait élémentaire (si on avait l'intention de m'administrer quelque drogue), de la mêler à ce pain et à cette eau.

“ La journée me sembla mortellement longue, car je n'avais aucun moyen de me distraire du lourd ennui qui pesait sur moi . . .

“ Une petite bibliothèque renfermait quelques volumes richement reliés. Ils étaient tous en idiome russe.

“ Les fenêtres donnaient sur un parc si vaste qu'on n'en voyait pas les limites. La neige le couvrait. La verdure sombre des sapins séculaires tranchait seule sur le fond blanc de la terre et sur le fond gris du ciel. Aucune créature vivante n'animait les profondes perspectives.

“ Quand approcha l'heure du crépuscule la servante revint, accompagnée cette fois d'un valet qui garnit de bougies les lustres et les candélabres et les alluma, puis dressa la table comme la veille, mais cette fois y plaça deux couverts en face l'un de l'autre.

“ A partir de ce moment je ne m'enruyai plus . . .

“ Ces deux couverts prouvaient que le prince Aldéonoff allait avoir l'audace de se présenter devant moi. Je me préparais à l'écraser de mon indignation et de mon mépris, et je me demandais ce qu'il trouverait à me répondre.

“ Jamais capitaine, au moment d'une action décisive, n'a certainement attendu avec une plus vive impatience les notes du clairon donnant le signal du combat.

“ Tout à coup j'entendis un pas rapide fouler l'épaisseur des tapis ; le prince entra et se dirigea de mon côté.

“ Le premier regard que je jetai sur lui me remplit de stupeur. Je m'attendais à le voir troublé malgré lui, et, malgré son prodigieux aplomb, quelque peu embarrassé de sa contenance.

“ En supposant cela je me trompais autant qu'on se puisse tromper. Son attitude aisée était celle d'un homme faisant une visite presque intime. Sa physionomie semblait aussi calme que si rien d'anormal ne se fût passé depuis la veille.

“ Il portait un costume de soirée, avec son inévitable brochette de petites croix cliquetant sur le revers de son habit. Correctement ganté de paille, et tenant son chapeau-claque de la main gauche, il souriait d'une façon toute engageante sous ses longues moustaches jaunâtres.

“ Il vint à moi, la main droite étendue pour serrer la mienne que je n'eus garde de lui laisser prendre.

“—Eh ! bonjour, belle dame, ou plutôt bonsoir, me dit-il, sans paraître se formaliser de ma réserve, je suis donc déjà bien content, ma chère, d'avoir le bonheur de vous recevoir chez moi, savez-vous ?

“—Ah ! m'écriai-je avec violence, vous appelez ça recevoir les gens chez vous, quand vous les prenez dans un traquenard

et que vous les enfermez sous de triples serrures ! Les guichetiers de prison exercent une hospitalité de ce genre ! Je vous en fais mes compliments !... ”

“ Aldéonoff se mit à rire et, s'asseyant en face de moi de l'autre côté de la cheminée, répliqua :

“—Eh ! bien donc, ma chère, croyez-moi, ne vous mettez point en colère comme cela déjà ! A quoi cela sert-il, je vous prie ? Si je vous avais proposé de venir me faire une petite visite dans ce château, vous auriez refusé. Oui, je crois que c'est entièrement certain... N'est-ce pas que auriez refusé ?

“—Oh ! certes !

“—Alors, sachant cela, je vous ai fait enlever, ma chère, comme vous avez vu, fort doucement...

“—C'est odieux ! c'est infâme et lâche !...

“—Eh ! non, point du tout, en vérité !... J'ai simplement joué mon jeu... pas autre chose... Ne pouvant, chez vous, me jeter par la fenêtre, vous m'avez jeté à la porte, ce qui était pour moi très-fâcheux, je vous assure, à cause du manque d'habitude... Alors j'ai dit : “Il faut donc déjà qu'elle arrive chez moi, cette enfant... il le faut absolument, pour que la causerie devienne possible...” Et vous y êtes arrivée, vous voyez bien...

“—Par une trahison indigne !...

“—Eh ! non, mais par une petite embuscade entièrement de bonne guerre... Donc déjà, vous y voilà... Prenez votre parti bravement. Quand il est impossible, tout à fait, d'empêcher une chose, ne vaut-il pas mieux l'accepter avec pleine philosophie ? Oui, n'est-ce pas ? Je vous propose une trêve... Soyons bons amis, ce soir... Vous redeviendrez mon ennemie ensuite, si cela vous fait plaisir, ma chère... Mais je crois bien que nous finirons, donc déjà, par nous entendre... vous verrez... Et d'abord, faites-moi la grâce de m'accorder l'honneur de dîner avec vous... Vous voulez bien, je suppose ?...

“—Et comment ferais-je pour ne pas vouloir, je vous prie ? répliquai-je avec ironie. Je suis chez vous. J'y suis prisonnière. Vous êtes le maître et vous êtes le plus fort... Imposez votre volonté... J'obéis... mais en protestant...”

“Le prince se mit à rire, sans répondre, et frappa sur un timbre. La servante russe se présenta aussitôt. Il lui dit quelques mots que je ne compris point, puis, se tournant vers moi, il reprit :

“—Cette femme suffira, de son mieux, à notre service... La présence des valets est tout à fait inopportune, selon moi, dans un tête-à-tête... N'est-ce pas votre avis, ma chère, également ?

“—Je l'ignore, m'écriai-je, ce tête-à-tête étant le premier...

“—Le premier, vraiment ? interrompit Serge Aldéonoff.

“—Et, continuai-je, vous savez bien qu'il m'est imposé ! vous savez bien qu'il m'est odieux !

“—Nous arrangerons tout cela, je vous assure... Donc déjà, mettons-nous à table, ma chère, s'il vous plaît...”

“Serge Aldéonoff se leva et vint m'offrir son bras que je refusai de prendre, ce qui le fit rire de nouveau.

“La veille au soir et le matin, vous le savez, je n'avais gri-gnotté que du pain et bu qu'un peu d'eau, véritable repas de souris ! Je me sentais affamée littéralement et j'allais pouvoir me rassasier sans crainte. Puisque le prince mangerait en même temps que moi, toute tentative du genre de celles que je redoutais cessait d'être possible.

“Je m'assis en face du Russe, qui mit à me servir la politesse la plus raffinée.

“Rien ne saurait vous donner une idée de mon état d'irritation nerveuse.

“Je ne me pardonnais point de me trouver installée à la table d'un inséant que j'avais mis d'une façon très sommaire à la porte de chez moi quelques jours auparavant, et qui venait de prendre si amplement sa revanche en me faisant enlever la veille, et en me tenant en quelque sorte à sa discrétion.

“Si mes camarades du théâtre, à l'aide de quelque loggnette magique, avaient pu me voir assise près d'Aldéonoff et semblaient dans les meilleurs termes avec lui, n'auraient-elles

pas eu le droit de supposer tout, et de traiter d'hypocrite comédie mes grands airs dédaigneux ?...

“Je sais bien que les apparences étaient trompeuses, mais je me méprisais de les avoir laissées naître. Je me disais qu'il eût été courageux et digne de souffrir stoiquement la faim, de tenir mon persécuteur à distance, et, chez lui aussi bien que chez moi, de refuser de lui répondre et même de l'écouter...

“Malheureusement il était trop tard pour agir ainsi. Le prince d'ailleurs, comme s'il eût pris à tâche de me rassurer, se montra, pendant tout le repas, courtois, empressé, mais non galant.

“—Peut-être, pensais-je, a-t-il voulu simplement me donner une leçon en me prouvant que j'avais sottement agi en traitant d'une façon cavalière et brutale un homme du monde, un grand seigneur, de qui je n'avais à craindre que quelques inopportunités, excusables en somme vu ma position de comédienne, et, cette leçon donnée, va-t-il me rendre libre...”

“Je remarquai cependant, non sans m'en alarmer un peu, que le prince buvait beaucoup et que ces libations répétées empourpraient son visage blafard et donnaient à son regard une expression inquiétante.

“Malgré l'éclat des lumières placées sur la table entre nous, quand ses yeux de chat se fixaient sur moi je retrouvais dans leurs prunelles ces mêmes lueurs phosphorescentes qui m'avaient frappée si vivement lorsque, pour la première fois, il m'était apparu, le soir, au théâtre.

“Quoi qu'il en fût, le dîner s'acheva sans encombre. Serge Aldéonoff fit un signe à la servante russe. Elle sortit et revint avec deux valets qui soulevèrent la table et disparurent en l'emportant.

“J'étais retournée m'asseoir au coin de la cheminée.

“Il ne me restait plus vestige de cette bravoure, ou plutôt de cette cranerie dont je vous ai parlé.

“J'avais positivement peur. Mon cœur, dans sa poitrine battait à coups pressés. Une oppression violente m'empêchait de respirer librement.

“Le prince vint se placer en face de moi, les bras croisés. Je sentais le poids de son regard, et je n'osais plus lever les yeux pour croiser leur éclair avec l'éclair des siens.

“Il y eut un long moment de silence.

“Serge Aldéonoff le rompit par ces mots :

“—Donc déjà maintenant, ma chère, nous allons causer tous les deux, s'il vous plaît, sérieusement...”

## IX

“Je restai muette et immobile, comme si je n'avais pas entendu.

“Le prince continua :

“—Je vous ai donc dit que je vous aimais, vous savez, déjà, ma chère...

“—Et je vous ai répondu que vous m'étiez odieux ! répliquai-je. Faut-il vous le répéter ?...

“Serge Aldéonoff se mit à rire.

“—Non, fit-il, ce n'est pas du tout la peine de me répéter cela, je vous assure... Les femmes, bien souvent, presque toujours, disent le contraire de leur pensée !... oh ! je les connais...

“—Vous ne me connaissez pas, moi !...

“—Comme les autres, si, ma chère... D'ailleurs, vous savez, ça ne fait rien... Si vous ne m'aimez pas, donc déjà, tout de suite, un jour qui sera, vous m'aimerez...

“—Jamais !

“—Il faut être sérieux... je veux être sérieux... soyez sérieuse aussi, vous, s'il vous plaît... Ce n'est pas un caprice que j'ai pour vous... non, pas du tout... c'est un amour véritable... un très grand amour... oui, foi de Serge Aldéonoff, une passion.

“—Que m'importe ?

“—Il vous importe beaucoup... vous verrez... Je suis riche, savez-vous... très riche... riche autant que notre empereur...

“Je relevai vivement la tête, je regardai le prince en face et je m'écriai :

—Pourquoi donc me parlez-vous de votre fortune ? Allez-vous m'offrir de l'argent ? Croyez-vous que je sois à vendre ?

—Non, je ne le crois pas... Si vous étiez à vendre je vous achèterais, et sans marchandier, je vous assure...

—Fussiez-vous cent fois millionnaire, vous n'êtes pas assez riche pour me payer ce que je vauz !

—Si, ma chère certainement... Mais, vous savez, je ne vous propose pas un marché !... oh ! non ! si donc !...

—Alors, expliquez-vous et ne m'insultez plus, si vous êtes un galant homme, ce dont, par moments, je doute...

—Aldéonoff en effet s'expliqua, et longuement, sinon clairement. Ce diplomate était fertile en naïves roueries... il excellait à modifier la physionomie des choses en les présentant sous un jour faux... il se croyait incomparablement habile parce qu'il savait déguiser la brutalité du fond sous les entortillages de la forme.

—Je puis résumer en peu de mots son interminable discours.

—Il prétendait ne me point proposer un marché et m'offrir une situation non-seulement très-acceptable, mais très-éminente, parce que, nouveau Louis XIV, il daignerait me faire un inappréciable honneur qu'il n'avait jamais fait à ses précédentes favorites. En outre il assurerait ma fortune, il remettrait immédiatement dans mes mains un acte en bonne et due forme me constituant soixante mille livres de rentes viagères. Au bout de cinq ans de fidélité, j'aurais la libre disposition du capital de cette rente.

—Je le laissai parler jusqu'au bout sans l'interrompre.

—Quand il eut achevé il me demanda triomphalement en homme qui n'admet point la possibilité d'un refus :

—Eh bien, s'il vous plaît, sommes-nous d'accord ?...

—Je haussai les épaules, et je répliquai :

—Pas du tout !... Je vous l'ai déjà dit, je ne suis point à vendre...

—Le visage du prince exprima l'étonnement d'abord, puis la colère.

—Je compris que le moment difficile approchait.

—Serge Aldéonoff fit rapidement quelques pas à travers la chambre immense, puis, revenant se poser en face de moi, il me dit d'une voix sifflante :

—Ainsi, vous ne m'aimez pas ?

—Non, jamais !

—C'est votre dernier mot ?...

—Oui...

—Il faut pourtant que vous m'aimiez, reprit-il, puisque je vous aime...

—Logique de sauvage !... Je ne vous aime pas, moi, et je ne serai point à vous...

—Vous oubliez que vous êtes dans ma maison... vous oubliez qu'ici je suis maître absolu de toutes choses... le vôtre, par conséquent...

—Vous êtes le maître de vos chevaux, de vos chiens, de vos valets et de vos serfs !... vous n'êtes pas le mien !...

—Croyez-vous !...

—J'en suis sûre !... On n'est jamais le maître d'une femme qui refuse de se donner...

—On est son maître quand on la prend...

—Par la violence ?...

—Pourquoi pas ?...

—L'homme qui se sert de sa force contre une femme est un lâche coquin !...

—C'est un homme qui aime... qui aime jusqu'à la folie et qu'on a repoussé, voilà tout... Je tiendrai ce que j'ai promis, mais je vous veux et je vous aurai...

—Serge Aldéonoff se penchait sur moi... Son souffle me brûlait la joue...

—Je me levai d'un bond et, traversant comme une flèche la chambre à coucher, je me sauvai dans le salon, renversant les meubles sur mon passage pour en faire des obstacles à la poursuite, et pendant quelques minutes qui me parurent d'une interminable longueur nous jouâmes au naturel, le prince et

moi, la scène de Fargueil et de Febvre au troisième acte de *Nos Intimes*...

—Elle est dure à jouer, cette scène, et bien fatigante, je vous assure. Je me lassais, je m'essoufflais... deux ou trois fois j'avais trébuché, et déjà je voyais un sourire de faune sur la face de Kalmouck d'Aldéonoff...

—Quelques secondes encore et, très-certainement, je serais prise.

—Il ne me restait désormais qu'une ressource, j'en usai.

—Je tirai de ma poche le petit poignard dont je vous ai parlé, mon arme mignonne des *Brigands*, et je l'arrachai de sa gaine.

—Le prince se mit à rire pour la troisième fois.

—Donc déjà, me demanda-t-il d'un ton moqueur, prétendez-vous, ma chère, vous défendre contre moi avec ce joujou ?...

—Vous me l'arracheriez en me tordant la main ! m'écriai-je, ça serait digne de vous, mais je vous en épargnerai la peine !... Si vous avancez d'un pas, je me tue...

—L'hilarité d'Aldéonoff redoubla.

—On dit cela, répliqua-t-il, et on vit très-bien, vous savez ?...

—En même temps il se mit en devoir d'escalader un guéridon et deux fauteuils, frêle barricade improvisée entre lui et moi.

—J'avais la pointe du petit poignard sur la poitrine.

—J'appuyai...

—La lame aigüe et tranchante comme celle du meilleur canif anglais traversa l'étoffe et pénétra de quelques lignes dans la chair... La blessure fut à peine douloureuse, mais le sang jaillit. Une tache rouge apparut et s'élargit sur le corsage de ma robe de soie grise.

—Le prince devint très-pâle et recula en poussant une sorte de grondement sourd.

—Ah ! fit-il d'une voix étouffée, vous aviez raison... je viens d'agir, en vérité, comme aurait fait le dernier des drôles !... Eloignez de vous ce couteau...

—Quand vous aurez quitté cette chambre...

—Vous n'avez plus rien à craindre de moi, je vous en donne ma parole de gentil homme...

—Vous figurez-vous, par hasard, que votre parole me rassure ?...

—Ceci est une injure cruelle, mais je l'ai méritée... Je m'éloigne... Un mot seulement... rien qu'un mot... Etes-vous dangereusement blessée ?

—Je ne sais, mais je ne crois pas... Vous vous êtes arrêté à temps...

—Voulez-vous un médecin ?...

—Non... je veux être seule et je veux être libre... voilà tout...

—Libre, vous le serez demain...

—Vrai ?

—Je vous en donnerais de nouveau ma parole, donc déjà, si tout à l'heure vous n'aviez refusé d'y croire...

—Serge Aldéonoff, toujours pâle et dont l'attitude et les manières s'étaient modifiées de façon complète, me salua respectueusement et sortit.

—Un instant après la servante russe arriva tout effarée, apportant des bandes, des compresses, des flacons étiquetés contenant des cordiaux et des vulnéraires, enfin une pharmacie complète. Elle poussait des exclamations incompréhensibles, entrecoupées de gémissements, et d'un effet si bizarre et si comique qu'il me fut impossible de conserver mon sérieux, ce qui parut la scandaliser beaucoup d'abord et finit par la rassurer.

—Elle me demanda par signes d'entr'ouvrir le corsage de ma robe et découvrit ma blessure qui n'offrant aucune profondeur et par conséquent aucune gravité, me faisait néanmoins plus souffrir que dans le premier moment.

—Après avoir étanché le sang, elle appliqua sur les lèvres roses de la coupure une compresse imbibée de vulnéraire et la fixa fort adroitement à l'aide de deux bandes entrecroisées. Cette bonne femme aurait été, j'en suis convaincue, une infirmière de premier ordre...

“ Je lui fis comprendre ensuite, par une pantomime expressive, que je désirais la voir s'éloigner et elle se retira docilement.

“ Vous comprenez sans peine qu'après tant d'émotions violentes j'avais un terrible besoin de repos. . .

“ L'engagement solennel pris par Aldéonoff m'inspirait une certaine confiance. Vraisemblablement le prince, convaincu par les faits que ma menace de me tuer n'était point un vain mot, ne renouvellerait pas ses tentatives.

“ Je n'osai cependant me déshabiller et me mettre au lit, et, comme la nuit précédente, je dormis dans un fauteuil.

“ Le lendemain matin vers dix heures la servante reparut, et, mettant un genou à terre devant moi, me présenta sur un plateau d'argent, une large enveloppe scellée d'un immense cachet de cire rouge aux armes des Aldéonoff.

“ Avec une impatience fébrile je déchirai cette enveloppe qui, selon toute apparence, contenait quelque chose d'intéressant pour moi.

“ La lettre du prince était courte.

“ Je ne me rappelle pas exactement les expressions de cette lettre. En voici la substance. Serge me disait que, selon la promesse faite par lui la veille, j'étais libre, et qu'une voiture serait mise à mes ordres, quand bon me semblerait, pour me ramener à Saint-Petersbourg, mais que n'osant plus se présenter devant moi sans mon aveu il me suppliait de lui accorder une audience de quelques minutes. La communication qu'il avait à me faire était de la plus haute importance et de nature, croyait-il, à modifier mes projets et mes résolutions. Si je consentais à le recevoir, il me suffirait de faire à la servante russe un signe affirmatif.

Le péril ayant disparu, la curiosité féminine reprenait ses droits et je n'avais aucune raison de ne point écouter les choses de haute importance que Serge Aldéonoff se réservait de m'apprendre.

“ J'inclinai la tête à plusieurs reprises pour bien indiquer mon adhésion. La servante sortit et, cinq minutes après, le prince entra.

— Je craignais, me dit-il brusquement, de vous avoir inspiré par ma conduite d'hier une si profonde horreur qu'elle ne vous permettrait point de me recevoir, et je ne m'en serais pas consolé. . . Je méprisais absolument les femmes, figurez-vous. . . Je croyais que depuis la fille du moujick jusqu'à la plus haute dame elles se pouvaient toutes acheter, et qu'il ne s'agissait, donc déjà, que d'y mettre le prix et de savoir proposer galamment le marché. . . Mais vous, vous m'avez prouvé par l'évidence que je me trompais, et par conséquent je dois malgré moi vous respecter. . . Or j'ai pour vous un si grand amour que renoncer à vous ne m'est pas possible. . . Si vous voulez, vous serez ma femme.

## X

“ A cette proposition, continua Fanny, je ne pus retenir un mouvement de stupeur.

— Votre femme ! balbutiai-je.

— Oui, ma femme, répéta le prince.

— Je serais princesse Aldéonoff ?

— Serge secoua la tête.

— Non. Cela, c'est impossible, fit-il.

— Et comment donc seriez-vous mon mari, repris-je, sans me donner le droit de porter votre titre ?

“ Serge m'expliqua par le menu que les grands seigneurs, en Russie, ne pouvaient se marier sans le consentement préalable du souverain, et que ce consentement, dans les circonstances présentes, serait infailliblement refusé.

— Mais alors, répliquai-je, que m'offrez-vous ? Je ne comprends plus. . .

— Je vous offre un mariage régulier, vous savez, mais non déclaré publiquement, ce qu'on appelle une union morganatique, suffisante pour mettre votre conscience en paix, donc déjà, et pour vous permettre d'accepter sans scrupule la situation considérable que je veux vous faire. . .”

“ Le souvenir des nombreux épisodes des romans dévorés

par moi jadis, au sixième étage du faubourg Montmartre, me revint à l'esprit.

“ Je haussai les épaules en m'écriant :

— Je commence à comprendre !. . . Un mariage secret, célébré dans la chapelle du château par un prêtre de fantaisie avec des témoins de pacotille !. . . Je ne vous fais pas compliment de l'invention. . . C'est bien usé, je vous assure, et, pour lire à livre ouvert dans votre jeu il est entièrement inutile d'avoir inventé la poudre de riz !. . .”

“ Le prince devint très-rouge, puis très-pâle.

— Ainsi, murmura-t-il, vous me croyez capable de cette chose ? . . .

— Absolument.

— Mais alors, vous me regardez comme un misérable ?

— Je vous regarde comme un homme à qui tous les moyens sont bons pour réussir auprès d'une femme. Que voulez-vous, je vous juge d'après vos propres œuvres ! Oubliez-vous qu'hier vous tentiez la violence ? . . .”

“ Serge Aldéonoff baissa la tête.

— C'est vrai, dit-il au bout d'un instant, j'ai mérité cette injure. . . Vous avez le droit de vous défier de ma parole, mais je possède le moyen de ne pas laisser dans votre esprit, vous savez, jusqu'à la plus petite ombre d'un doute. . . Je vous ai écrit tout à l'heure que, donc déjà, vous étiez libre. . . Une voiture, dans cinq minutes, va vous reconduire à votre logis. . . C'est à Saint-Petersbourg que nous serons unis, si vous consentez à devenir ma femme. . . Vous désignerez l'église. . . Vous choisirez le pope, et je me charge de le décider à célébrer le mariage secret, ce qui ne sera pas sans danger pour lui. . . Vous voyez qu'aucune supercherie de ma part ne serait possible et que vous ne pourriez, sans folie, conserver un soupçon. . . Vous allez partir. . . Vous réfléchirez. . . Vous me pardonneriez des violences qui sont assurément très-coupables et dont j'ai grand repentir, je vous assure, mais qui trouvent peut-être un peu leur excuse dans la folie d'un trop brûlant amour, et vous me permettrez, je pense, d'aller demain chercher chez vous une réponse d'où dépend le bonheur certain de l'homme le plus épris, donc déjà, qu'il y ait au monde. . . Vous voulez bien me permettre cela, n'est-ce pas ? . . .”

“ Il était impossible de répondre autrement que d'une façon affirmative. Je le fis.

“ Une heure et demie après ce moment je franchissais le seuil de ma petite maison, où je trouvais ma femme de chambre française et mon cocher russe fort inquiets, en apparence du moins, de mon inexplicable disparition.

“ Yvan, interrogé, répondit que l'avant-veille, pendant la soirée, un homme était venu lui donner l'ordre, de ma part, de ne pas se rendre au théâtre avec ma voiture, une de mes amies devant me ramener dans la sienne après le spectacle ; la femme de chambre confirma ce dire, et la manœuvre de Serge Aldéonoff me fut ainsi expliquée de point en point.

“ Je passai le reste de la journée et la nuit presque entière à réfléchir.

“ Je n'aimais pas le prince. J'éprouvais même à son endroit non de l'indifférence, mais un sentiment qui ressemblait beaucoup à de l'adversion. Je fut bien forcée cependant de m'avouer à moi-même que repousser ses offres serait une impardonnable folie, et qu'à coup sûr je ne retrouverais jamais occasion semblable de m'assurer, d'une façon parfaitement honorable, un avenir plus brillant que je n'aurais osé l'espérer.

“ Que voulez-vous, d'ailleurs ? Les filles d'Eve, comme les alouettes, se laissent volontiers prendre au miroir. Femme légitime d'un prince, quoique le mariage ne fût pas déclaré, c'était être presque princesse, et cette perspective, j'en conviens, éblouissait un peu l'humble chanteuse d'opérettes.

“ Serge Aldéonoff m'aimait éperdument, l'immense sacrifice qu'il se déclarait prêt à faire en me sacrifiant sa liberté le prouvait jusqu'à l'évidence. Peut-être semait-il le meilleur des maïs et me rendrait-il très-heureuse. . .

“ Rien ne m'en empêchait de l'espérer. . .

“ En conséquence, quand il se présenta le lendemain après

s'être fait précéder d'un bouquet colossal, j'obtins une réponse conforme à ses désirs et parut au moment de devenir insensé de joie.

« Bref, un soir de la semaine suivante, un peu avant minuit; dans la chapelle de l'hôtel des princes Aldéonoff, un pope authentique nous donna la bénédiction nuptiale en présence de quatre témoins sérieux. On dressa selon les formes l'acte de mariage, et une copie de cet acte me fut remise.

« Le lendemain Serge fit payer au théâtre mon dédit, et me conduisit à ce château que je connaissais déjà et où nous passâmes près de trois mois sans voir âme qui vive.

« Une femme très-amoureuse de son mari aurait peut-être trouvé charmant ce long tête-à-tête dans une grandiose solitude; mais moi dont la froideur ne se démentait point je m'ennuyais au delà du possible, je trouvais les journées lentes et les semaines interminables.

« Serge allait de temps en temps passer quelques heures à Saint-Petersbourg et ne manquait jamais de m'en rapporter force cadeaux d'une princière magnificence; le plus souvent des pierreries. C'était là ma seule distraction. Le Russe adorait les bijoux, le clinquant, les toilettes tapageuses, et chaque soir, vêtue d'une robe de bal de satin blanc lamée d'argent, décolletée, des diamants dans les cheveux, des diamants au cou, des diamants aux poignets, je dînais seule avec lui, dans une salle à manger splendide éclairée par cent bougies.

« Au bout de deux mois et demi, la satiété commença pour le prince; je m'en aperçus, et loin d'en éprouver quelque chagrin je m'en réjouis en songeant que puisque Serge Aldéonoff se lassait du tête-à-tête, l'existence monotone et cloîtrée qu'il m'imposait allait avoir une fin prochaine.

«—Vous retournerez à Saint-Petersbourg d'un moment à l'autre, me dit-il un matin; et je vais à la ville aujourd'hui, donc déjà, m'occuper de vous. Ne m'attendez pas ce soir, ma chère...

« Il passa deux jours absent, revint me chercher, m'installa dans un petit hôtel décoré et meublé avec un luxe inouï, et m'annonça que j'habiterais cet hôtel à l'avenir.

«—Eh bien! et vous demandai-je.

«—Oh! moi, répliqua-t-il, j'ai le mien, vous savez, ma chère... Mais vous me verrez ici tous les jours, et presque toutes les nuits...

«—Ah ça! m'écriai-je, je vais passer pour votre amante...

«—Cela me paraît inévitable, je vous assure... fit-il avec le plus grand sang-froid.

«—Mais je suis votre femme!

«—Certainement.

«—Et vous laisserez s'accréditer un bruit déshonorant pour moi, par conséquent pour vous?»

« Aldéonoff sourit, en homme bien convaincu que rien au monde ne pouvait effleurer son honneur, et répliqua:

«—Le moyen de l'empêcher, s'il vous plaît?

«—Dites la vérité.

«—C'est une chose impossible, tout à fait, ma chère, pour les motifs que vous savez... Je vous ai prévenue, donc déjà, que notre mariage ne serait pas déclaré.»

« C'était vrai, je n'avais pas le droit de me plaindre; je me tus.

« Je menais un grand état de maison. Saint-Petersbourg entier s'occupait bientôt de la chanteuse française si magnifiquement protégée par le prince.

« Il laissait dire.

« Bientôt il se mit sur le pied de recevoir chez moi ses intimes et d'y donner des dîners d'hommes, dont il affirma que je faisais les honneurs avec une grâce inimitable.

« Les hôtes de ma maison étaient pour la plupart des jeunes gens. Ils se montraient avec moi pleins d'empressement, mais médiocrement respectueux, et ne m'épargnaient point les déclarations, tantôt sérieuses, tantôt légères.

« Aldéonoff, loin de s'en formaliser, en riait.

«—Vos amis voient en moi une femme galante, m'écriai-je un jour avec colère, et ils me traitent en conséquence!..

«—Qu'est-ce que ça fait? répondit le prince, puisque vous savez bien, vous, que vous êtes une femme honnête...

«—Cet équivoque me déplaît!..

«—Vous vous y habituerez très-bien... vous verrez... Dans le grand monde, je vous assure, on fait aussi la cour beaucoup aux femmes mariées, qui ne s'en formalisent pas du tout...

«—Déclarez notre mariage, et je me charge de me faire respecter.

«—Je vous ai dit, donc déjà, que c'était inadmissible tout à fait, ma chère... Laissez les choses comme elles sont... Il faut accepter les galanteries sans conséquence, savez-vous... J'ai confiance en vous entièrement et je ne suis pas jaloux...

« Il me fut impossible de tirer de lui autre chose; mais à partir de ce moment je reçus ses amis avec une si grande raideur qu'ils cessèrent bientôt de trouver ma maison agréable, et qu'ils déclinaient l'un après l'autre les invitations du prince.

« A partir de ce moment aussi, ce dernier parut se détacher de moi rapidement. Ses visites devinrent de plus en plus rares, de plus en plus courtes, et j'appris un beau jour par ma femme de chambre, avec laquelle je ne dédaignais point de causer quelque fois, que Serge aimait une Circassienne d'une éblouissante beauté, qu'il paraissait fou d'amour pour elle et se montrait partout en sa compagnie...

« Autant et plus qu'autrefois je détestais le prince, et cependant j'eus un mouvement de rage. Mon amour-propre, ou plus justement mon orgueil, recevait une profonde et douloureuse blessure.

« Avais-je donc si peu de mérite qu'on dût, après avoir affiché tant de flamme, se blaser sur ma possession si vite et d'une façon si complète? Pourquoi cet homme m'avait-il épousée, puisque au bout de quelques mois de mariage il devait me dédaigner? Enfin me traiterait-il ainsi s'il m'avait regardée comme étant véritablement sa femme?..

« La première fois qu'il me fit l'honneur de venir me rendre visite, je lui dis avec énergie et non sans amertume tout ce que j'avais sur le cœur. Il m'écouta d'un air impassible, et quand j'eus achevé il répliqua:

«—Vous avez raison tout à fait, ma chère... oh! certainement... Je ne me conduis pas bien avec vous, et ne songe point à le nier... Est-ce ma faute, dites-moi? J'avais cru naturellement que je vous aimerais toujours et, donc déjà cela m'est passé!.. Il faut regretter, je vous assure, que nous soyons mariés... mais c'est vous qui l'avez voulu!.. Enfin, la sottise étant consommée, le mal étant irréparable, rions au moins la chaîne légère autant que faire se pourra... La Russie vous ennuie, n'est-ce pas?..

«—Ah! Die! m'écriai-je, à mourir!..

«—Eh bien! retournez à Paris, ma chère... Vous avez vos diamants et deux millions qu'on vous payera, tout à l'heure, contre ce chèque que je vais signer... Emportez aussi mon portrait, s'il vous plaît, afin de penser à moi quelquefois... Soyez libre... Achez d'être heureuse... c'est mon souhait, je vous assure... et je crois, donc déjà, que ça vous sera facile.»

« Huit jours plus tard j'étais à Paris... Trois mois après j'achetais cet hôtel... Voilà, de point en point, mon histoire...

## XI

—Et, s'écria Georges Tréjan, vous n'avez pas revu le prince?

—Non, répondit Fanny.

—Depuis votre départ de Russie n'est-il donc point venu à Paris?..

—Il y est venu peut-être, mais je n'en ai rien su...

—Vous a-t-il écrit?

—Jamais...

—Quoi! pas une lettre!

—Non, pas une... ni lettre, ni nouvelles... Aucun signe de vie... Je suis sa femme et je n'existe plus pour lui... sinon, peut-être, comme un obstacle...

Les yeux de l'artiste étincelèrent.

Fanny reprit:

—Voici près de deux ans que je vis absolument seule, absolument libre, maîtresse sans contrôle de ma fortune et de mes

actions... Je puis aller partout tête levée, je puis dire avec assurance : *Je suis une honnête femme !* sans que personne au monde ait le droit de me donner un démenti... Rien de caché dans mon existence... rien de douteux... rien de suspect... Eh bien ! je ne me fais aucune illusion : pour les trois quarts de Paris, (je parle naturellement du monde où l'on s'occupe des femmes élégantes), je suis une habile et heureuse aventurière enrichie d'un seul coup par une princière aventure et tendant sans doute ses filets pour quelque capture nouvelle...

—Ne croyez pas cela... murmura Tréjan. Le monde est moins injuste.

—Le monde juge sur les apparences... interrompit Fanny, et les apparences sont contre moi... Mes camarades de Russie ont naturellement raconté qu'à Saint-Petersbourg Aldéonoff était mon amant... Pouvaient-elles dire autre chose?... Le prince lui-même ne prenait-il pas à tâche de propager ce bruit pour mieux cacher notre mariage?... Bref, on ne me respecte point, et vous le savez mieux que personne, car vous, Georges, en entrant ici, quelle estime aviez-vous pour moi?... Ah ! j'avais raison de vous dire : Je n'ai ni le droit d'aimer, ni le droit d'être aimée, ni celui d'être heureuse !... Une faute, une seule, ce serait la boue, et la boue me fait horreur !... Voilà pourquoi nous ne devons plus nous revoir... ajouta la jeune femme après un silence.

—Ne plus vous revoir... murmura Tréjan. Allons donc !... est-ce que c'est possible ?...

—C'est possible et c'est nécessaire...

—Mais je vous aime...

—C'est pour cela qu'il faut élever une barrière entre nous ! J'ai peur de vous et j'ai peur de moi-même...

—Comment m'empêcherez-vous de vous voir ?...

—Je vous fuirai...

—Je vous suivrai partout...

—J'irai si loin, je me cacherais si bien, que vous ne me retrouverez pas...

—Vous quitterez Paris !...

—Demain, si vous m'y contraignez...

Georges fit un geste de colère.

—Ainsi, s'écria-t-il, il vous est égal de briser mon cœur ?...

—Ce sera l'une des grandes douleurs de ma vie, mais je n'hésiterai pas...

—Vous préférez l'estime du monde à l'amour, au bonheur !

—Vous voyez bien que non ! Je n'ai rien à sacrifier au monde puisqu'il me refusa son estime, si digne que j'en sois ; mais je ne veux point de mon propre mépris...

—Ah ! reprit le jeune homme avec emportement, votre conduite à mon égard est odieuse !...

—Qu'ai-je donc fait ?...

—J'étais calme, tranquille, indifférent à tout, ignorant la passion et souriant au plaisir facile !... Je ne vous cherchais pas !... j'aurais pu passer auprès de vous cent fois sans vous voir !... Vous êtes venue m'apporter l'amour, et avec lui d'ingrissables souffrances !...

—Savais-je que vous m'aimeriez ?... Ai-je été coquette ?... ai-je voulu plaire ?...

—Eh ! vous plaisez sans le vouloir !... Vous plaisez comme le feu brûle et comme le soleil éclaire ?... Vous ne l'ignorez pas !... Et aujourd'hui... aujourd'hui encore... pourquoi m'avez-vous appelé ?...

—J'ignorais que votre sympathie fût devenue un sentiment plus vif... Je croyais être pour vous un camarade... un bon garçon... un ami... Enfin, je ne soupçonnais point le danger, ne m'étant pas interrogée moi-même...

—Et, maintenant ?...

—Maintenant, je vous le répète, j'ai peur.

—Vous avez peur ?... Vous m'aimez donc ?

Fanny cacha son visage dans ses deux mains.

—Je n'en sais rien... balbutia-t-elle, et je ne veux pas le savoir... et je ne veux pas vous aimer... Oh ! non... je ne veux pas !...

Tréjan poussa un cri de joie.

—Ah ! vous m'aimez !... fit-il, je le vois... je le sens... vous m'aimez... vous m'aimez...

—Non... non... répéta-t-elle.

—Je vous dis que vous m'aimez...

Pour toute réponse elle tomba à genoux, étendit vers lui ses mains jointes, en murmurant d'une voix suppliante et brisée :

—Par pitié, Georges, partez... Contre le prince j'avais deux armes, ma haine et mon poignard... contre vous je n'ai rien... rien que ma faiblesse et ma prière... Soyez généreux, Georges... laissez-moi... laissez-moi, je vous en conjure...

—J'obéirai, mais, avant que je m'éloigne, dites-moi que vous m'aimez...

—Eh ! bien, oui... je vous aime... Etes-vous content ?... partez...

—Et vous me laisserez vous revoir ?

—Oui...

—Bientôt.

—Oui...

—Demain, n'est-ce pas ?

—Oui, demain... mais partez... partez vite...

Tréjan s'enfuit en lui jetant ces mots :

—Vous voyez bien que j'obéis... à demain... Je vous aime... à demain... Je t'adore...

Fanny Lambert, restée seule, s'approcha d'un grand miroir de Venise et se regarda longtemps.

Pendant cet examen un sourire vint à ses lèvres ; le sourire de l'artiste qui contemple une œuvre parfaite.

Elle s'assit ensuite au coin du feu, sur une chauffeuse, et se versant une tasse de thé, elle murmura, sans perdre son sourire :

—Ce pauvre Georges... il est charmant... Je commençais en vérité à prendre tout à fait mon rôle au sérieux...

Puis elle sonna sa femme de chambre, se fit déshabiller, se coucha, et dormit d'un sommeil agité plein de rêves où Tréjan jouait un rôle.

Nous avons quitté M. de Croix-Dieu au moment où, après sa courte mais concluante entrevue avec Reine Grandchamp, le bébé d'Octave, il remontait en voiture, regardait sa montre et disait à James, son cocher anglais :

—Rue Le Sueur, et du train... Je suis en retard...

Il avait en effet promis la veille à Fanny Lambert de venir vers quatre heures lui demander des nouvelles de la soirée passée en tête-à-tête avec Georges ; or il était en ce moment tout près de cinq heures.

La jeune femme l'attendait avec un commencement d'impatience.

—Vous me trouvez inexact, chère enfant, dit-il en entrant. Mais ne me grondez pas... Je ne suis coupable qu'en apparence... J'ai remué des montagnes depuis ce matin... Allons droit au fait... Avez-vous reçu, hier au soir, ma dépêche en temps utile ?...

—Oui, et, selon votre conseil, j'ai agi en conséquence.

—C'est un coup de fortune, n'est-ce pas ? Le hasard se met dans notre jeu.

—Absolument, et c'est fort heureux, car l'artiste, je vous en réponds, ne se serait point montré commode... Oh ! non !

—Enfin, tout s'est bien passé ?

—Mieux que bien... J'ai été superbe... Vous allez en juger...

Fanny fit au baron, aussi rapidement que possible, un compte rendu analytique de ce que nous avons cru devoir mettre *in extenso* sous les yeux de nos lecteurs, en ajoutant :

—Georges est venu deux fois aujourd'hui, mais je ne l'ai point reçu... Mes gens avaient l'ordre de lui répondre que j'étais sortie...

M. de Croix-Dieu formula une approbation sans réserve.

—Mené de main de maître ! dit-il. L'idée d'accrocher dans le boudoir ce portrait d'Aldéonoff pour faciliter l'entrée en matière était particulièrement un chef-d'œuvre... C'est plai-

sir de collaborer avec vous, ma mignonne!... Vous avez une façon miraculeuse de mettre en scène les petits détails!... Si quelque jour l'ennui vous prend, faites des romans... Ils auront un rude cachet, comme dit un certain Octave Gavard qui est pour moi presque un fils, et un fier succès, je vous le promets... Nous tenons Georges pieds et poings liés... Demain matin il déjeune chez moi... Je l'achèverai... A propos, il vous faut une copie de l'acte de mariage dressé à Saint-Petersbourg par le pope authentique, et signé par les témoins sérieux... je me charge de vous le fournir et rien n'y manquera, je vous le promets, ni les signatures, ni les législations, ni les cachets... Ce sera plus vrai que nature.

— Baron, vous êtes un homme inouï! Si l'un de vos amis avait besoin de la lune, vous trouveriez moyen de la décrocher!...

— Eh! eh! il ne faudrait pas m'en défier! répliqua M. de Croix-Dieu en riant.

Il dit bonsoir à Fanny, remonta dans son coupé, et se fit conduire rapidement rue Caumartin, où madame veuve Blanche Gavard lui donnait à dîner.

Qu'y avait-il de vrai dans le récit dramatique et pittoresque fait la veille au soir par Fanny à Georges Tréjan?...

Nos lecteurs sont en droit de nous adresser cette question. Notre réponse sera simple et courte.

Tout était vrai, sauf un détail, mais ce détail ne manquait pas d'importance. Nous voulions parler du mariage avec Aldéonoff. Le récit de son mariage qu'elle fit à Georges Tréjan n'était que de la fantaisie et la scène qu'elle a raconté au sujet du prince n'a jamais existé que dans son imagination.

Ses cent mille livres de rentes, augmentées encore par des placements habiles, lui permettaient de mener grand train et de n'avoir besoin de personne.

Elle n'avait aucun amant, et quand on parlait de ses galanteries (ce qui ne manquait point d'arriver), ce n'était pas de la médisance, mais de la belle et bonne calomnie.

Cette existence large, facile, indépendante, lui plaisait fort, et le désir de la modifier ne lui serait peut-être jamais venu si M. de Croix-Dieu n'avait pris soin de le faire naître.

Le baron (en qui Fanny Lambert mettait une confiance sans bornes) s'était donné beaucoup de mal pour persuader à la jeune femme qu'elle se devait à elle-même de prendre dans le monde la position à laquelle elle avait droit, position qui ne se pouvait conquérir que par un mariage honorable.

Une fois Fanny convertie à cette idée, il s'agissait de trouver un mari.

Le baron, naturellement, s'en chargea.

Nous l'avons vu proposer l'artiste Georges Tréjan, ou plutôt le comte Georges de Tréjan, et le faire agréer.

Or, bien que la complaisance de M. de Croix-Dieu parût non moins inépuisable que désintéressée, toutes ses actions avaient un but d'intérêt personnel. Nos lecteurs l'ont déjà compris.

Quel mobile le poussait à métamorphoser Fanny Lambert en comtesse de Tréjan? Nous ne tarderons guère à le savoir.

## XII

Le baron Philippe de Croix-Dieu occupait, rue Saint-Lazare, un entre-sol très confortable, meublé avec un luxe sévère.

Son salon pouvait passer pour un véritable cabinet d'amateur, car les boiseries disparaissaient sous des toiles bien choisies de maîtres anciens et d'artistes contemporains.

Il était fort expert en fait de peinture et d'objets d'art. Il fréquentait l'hôtel des Ventes, où les occasions sont moins rares qu'on ne le croit généralement, pour les véritables connaisseurs, bien entendu, et il en rapportait assez souvent soit un tableau, soit un bibelot, qu'il n'avait pas payés la dixième partie de leur valeur.

— Si quelque jour je me décide à faire ma vente, se disait-il parfois en se frottant les mains, je trouverai dans ce bric-à-brac un joli capital...

Visiteur assidu des ateliers, il jouait avec un tact infini le rôle d'ami des artistes. Personne mieux que lui ne savait profiter de moment de gêne pour acquérir moyennant cinquante louis un *tableautin*, (c'est le mot technique), qui valait deux mille francs.

Il pratiquait d'ailleurs ces petits égorgements d'une façon si gracieuse, il avait si bien l'air de songer uniquement à rendre un service, que l'artiste dépouillé par lui se considérait de la meilleure foi du monde comme son obligé, et ne manquait point de chanter ses louanges sur tous les tons.

Nous croyons, en somme, que l'artière pensée d'une spéculation des mieux comprises tenait une grande place dans les goûts artistiques dont s'honorait M. de Croix-Dieu.

Sa chambre à coucher était celle d'un homme de mœurs austères. Meubles, tentures et tableaux, tout y affectait une extrême gravité.

Un immense cabinet de toilette attenant à cette chambre offrait au contraire une installation si bien réussie qu'aucune coquette émérite n'aurait pu la désirer plus complète.

Dans ce cabinet, comme dans les loges des comédiennes sur le retour, on trouvait rangés en bon ordre ces mille engins, ces pommades, ces lotions, ces teintures et ces fards qui servent à combattre, avec plus ou moins de talent et de succès, les ravages du temps.

On y pouvait entrer tout à fait *décati*, (aurait dit Octave Gavard), à l'état de *vieille cassure*, et en sortir rajeuni et méconnaissable, comme après un bain dans la classique fontaine de Jouvence.

La véritable fontaine de Jouvence du baron était un grand appareil hydrothérapique dont il faisait un usage à peu près quotidien, convaincu, non sans raison, que l'eau froide appliquée sous toutes les formes conservait à sa taille cette souplesse et à ses muscles cette élasticité dont il était fier à bon droit.

M. de Croix-Dieu, qui n'attelait jamais à deux, avait trois chevaux dans son écurie et trois voitures sous sa remise, un coupé, une victoria et un phaéton.

Il dînait rarement chez lui, mais il y déjeûnait presque tous les jours, et sa cuisinière était un cordon-bleu entièrement recommandable.

Sa maison se composait du cocher James, d'un valet de chambre et d'un palefrenier.

Onze heures sonnèrent.

Le valet de chambre ouvrit la porte et annonça :

— Monsieur Georges Tréjan...

— Vous êtes l'exactitude même! Soyez le bienvenu, cher ami! s'écria le baron en faisant quelques pas, la main étendue, au devant de l'artiste. Mais, ajouta-t-il vivement, que signifie cette figure de l'autre monde?... êtes-vous malade?

— Non... répondit Georges.

— Enfin, il vous arrive quelque chose?...

— Oui... c'est vrai...

— Quelque chose d'heureux ou de malheureux!...

— Je ne sais...

— Si c'est un secret, je n'ai garde d'insister...

— Un secret, répéta Tréjan; je ne puis pas, je ne dois pas en avoir pour vous... Je suis tout à la fois ivre de joie et désespéré...

— Alors, interrompit le baron, il s'agit de Fanny Lambert?...

— Oui.

— Vous l'avez revue?...

— J'ai passé chez elle la soirée d'avant-hier.

— Eh bien?...

— Eh bien! c'est un ange!...

— Pardieu!

— Mais cet ange est marié, hélas!

— Je le savais.

— Vous me l'aviez caché!

— Je le devais... J'avais pris l'engagement de me taire...

— J'ai compris cela... Fanny m'a raconté sa vie...

— Une vie sans tache... une vie pure entre toutes... je vous l'avais bien dit...

— Emporté par un premier mouvement de jalousie en voyant dans son boudoir le portrait du prince Aldéonoff, et ignorant encore à quel titre ce portrait se trouvait chez elle, j'ai voulu partir brusquement. Fanny m'a retenu... Alors, et presque malgré moi, l'aveu de mon amour s'est échappé de mes lèvres...

— Ah ! diable ! ce que je craignais ! Cet aveu a été mal accueilli, n'est-ce pas ?...

— Non ! Fanny m'aime autant que je l'aime...

— Elle vous l'a dit ! s'écria le baron avec une stupeur admirablement jouée.

— Elle me... ?

— Vous êtes, dans ce cas, le plus heureux des hommes...

— Non, j'en suis le plus malheureux !

— Pourquoi ?

— Parce que Fanny ne m'a point caché qu'elle considérait notre amour comme un malheur pour elle et pour moi, qu'elle ne m'appartiendrait jamais, qu'elle ne voulait plus me voir et qu'elle me fuirait, s'il le fallait, jusqu'au bout du monde...

— Je vous avais prévenu...

— Cependant à la fin, émue par mes prières, elle a paru revenir sur cette décision et m'a permis de me présenter chez elle le lendemain...

— Que vous faut-il de plus ?... tout va bien !

— Tout va mal !... Le lendemain, c'était hier... Deux fois je suis allé rue Le Sueur... Deux fois j'ai trouvé la porte close... "*Malame est sortie*..." me répondait-on...

— Ne pouvait-elle l'être en effet ?

— Non... j'ai bien vu que c'était une consigne, un parti pris, et je m'attends d'une heure à l'autre à apprendre que Fanny a quitté Paris... Or jugez de mon désespoir... Si elle part, si elle s'en va jusqu'au bout du monde, ainsi qu'elle m'en a menacé, je n'ai pas même l'argent nécessaire pour la suivre, et je l'aime si follement que, ne la voyant plus, je mourrai... Baron, sauvez-moi...

— Et, comment ?

— Vous avez sur Fanny une grande et légitime influence... Plaidez ma cause auprès d'elle... obtenez qu'elle ne parte pas...

M. de Croix-Dieu secoua la tête.

— C'est bien difficile... murmura-t-il. Fanny est la vertu même !... L'amour qu'elle ressent l'épouvante... Elle veut se soustraire par la fuite au péril qu'elle n'ose affronter...

— Ce sont ses propres paroles !... balbutia Georges. On croirait que vous l'avez entendue...

— Je la connais si bien ! Pauvre femme !... Ah ! cet Aldéonoff, comme elle a raison de le détester !... il l'a faite riche... mais quel obstacle !... Plus de bonheur pour elle, lui vivant, et malheureusement il est jeune...

— Si je le tuais ! s'écria Georges.

— Mauvais moyen... Vous ne pourriez épouser sa veuve...

— Que faire, alors ?

— Nous verrons... il faut réfléchir...

Le valet de chambre interrompit la conversation en venant annoncer que le déjeuner était servi.

Georges, dont nous connaissons cependant la gourmandise, ne fit point honneur à la cuisine exquise de son hôte. Il était dans cette période de divagation amoureuse où les préoccupations trop vives de l'esprit sont incompatibles avec les aspirations de l'estomac ; bref, pour parler d'une façon moins prétentiveuse, l'amour lui coupait l'appétit.

Le baron parlait peu et s'absorbait dans une visible préoccupation.

— Je n'ai plus besoin de vous, Joseph, dit-il quand le valet de chambre eut posé sur la table le café et les cigares.

— Enfin nous sommes seuls... murmura Tréjan ; avez-vous réfléchi ? avez-vous trouvé quelque chose ?...

— Soyez franc... reprit Croix-Dieu ; vous sentez-vous sérieusement incapable de vivre sans voir Fanny Lambert !...

— Si j'avais la certitude absolu que je ne la reverrai jamais, je me ferais sauter la cervelle aujourd'hui même, en sortant d'ici, je vous en donne ma parole d'honneur ! C'est de la faiblesse, de la lâcheté, de l'idiotisme, je le sais bien... c'est tout ce que vous voudrez, mais c'est comme cela !

— Donc, il faut plaider votre cause et la gagner...

— Oui, oh ! oui, il le faut absolument !

— Enfin, j'essaierai, et je ne désespère pas de réussir, mais me promettez-vous d'être sage ?... Prenez-vous l'engagement formel, si j'obtiens que Fanny reste à Paris et qu'elle consente à vous recevoir, de ne jamais lui parler d'amour ?...

— Je me tairai, oui, je le promets. Ce sera dur, mais enfin je la verrai...

— J'irai donc chez elle aujourd'hui.

— Baron, je vous devrai plus que la vie. Vienne l'occasion de vous prouver ma reconnaissance, et vous saurez si je suis un ingrat...

— Vous pouvez me la prouver tout de suite... J'ai un service à vous demander...

— Quel bonheur !... De quoi s'agit-il ?

— Vous connaissez un de mes amis, le marquis de San-Rémo ?...

— Oui... Nous ne sommes point liés, mais nous nous sommes rencontrés souvent dans la meilleure mauvaise compagnie et nous échangeons des poignées de mains. C'est un garçon charmant, qui m'est tout à fait sympathique... Je serais heureux qu'il me fût donné de vous être agréable à son sujet.

— San-Rémo est un grand chasseur devant le Seigneur, comme feu Nemrod... On lui propose en ce moment l'acquisition d'une propriété en Touraine, tout près des grands bois de votre cousin le vicomte de Grandlieu, qui ne chasse jamais...

— Je crois comprendre, dit Georges en riant ; le jeune marquis voudrait obtenir de mon cousin le droit de chasser sur ses terres.

— C'est bien cela, et s'il obtenait ce droit, il se déciderait immédiatement à conclure l'acquisition dont je vous parlais tout à l'heure.

— Vous désirez que je parle de cela à mon cousin ?...

— Il me paraîtrait plus convenable que San-Rémo formulât sa requête lui-même... Pouvez-vous le présenter à M. de Grandlieu ?... Vous savez que je réponds absolument de lui... Pourquoi cette hésitation ?... Répondez-moi *oui* ou *non*... Y a-t-il un obstacle ?...

— *Oui* et *non*... répliqua Georges qui semblait en effet fort hésitant.

— Je ne comprends pas... murmura Philippe de Croix-Dieu en fronçant le sourcil.

— Voici la cause de mon embarras, cher ami, reprit Tréjan. Le vicomte me témoigne beaucoup de bienveillance parce que nous avons tous les deux dans les veines quelques gouttes du même sang, mais je ne dois pas oublier l'humilité de ma situation de parent pauvre, d'artiste obscur, ayant mis bravement sa particule de côté et son titre dans sa poche, à côté de la haute position d'un grand seigneur immensément riche... Égal du vicomte par la naissance, je lui suis inférieur pour tout le reste, au point de vue du monde... Je suis en outre un très-jeune homme, et il est un vieillard... Je ne puis donc me permettre, sans choquer outrageusement les convenances, de présenter quelqu'un chez lui sans en avoir préalablement sollicité l'autorisation... Vous comprenez cela... Mais il existe un moyen de tourner la difficulté...

Le visage fort assombri de M. de Croix-Dieu se rassénéra.

— Voyons le moyen... dit-il.

— Mon cousin désire un portrait de sa jeune femme et m'a fait l'honneur de me trouver assez de talent pour me charger de ce portrait, reprit Georges. Il doit amener la vicomtesse dans mon atelier où les séances commenceront d'un jour à l'autre. Je lèverai pour San-Rémo la rigoureuse consigne qui, pendant ces séances, rendra ma porte infranchissable. Un malentendu, adroitement combiné d'avance, lui permettra de

franchir mon seuil, et je le présenterai séance tenante, ce qui, dans de telles conditions, n'aura rien d'excessif. La présentation faite, il s'arrangera pour plaire à mon cousin et pour obtenir de lui son droit de chasse... Cela vous va-t-il ?...

—Parfaitement, répondit Croix-Dieu, et même les choses seront mieux ainsi...

## XIII

L'entretien des deux hommes se prolongea quelque temps encore, puis Georges prit congé de son hôte en lui disant :

—Vous avez bien voulu me promettre d'aller sans retard chez Fanny... N'oubliez pas, je vous en supplie...

—Quand il s'agit d'être utile à mes amis, répliqua Croix-Dieu, je n'oublie jamais... Je vais faire atteler et je pars...

—Vous reverrai-je aujourd'hui ?

—J'en doute fort, mais je prends l'engagement formel de ne point vous laisser sans nouvelles... Il est possible que Fanny soit sortie quand je me présenterai chez elle... En ce cas, j'y retournerai en temps opportun, et aussitôt après notre entrevue je vous écrirai un mot que vous recevrez certainement dans la soirée... Attendez donc avec patience... Courage et bon espoir !...

Georges rentra chez lui, et selon la recommandation du baron il attendit, mais non sans impatience.

L'après-midi s'écoula. La nuit vint.

L'artiste trépigait dans son atelier, bousculait Valentin, maudissait Fanny Lambert, maudissait le baron, se maudissait lui-même et méditait d'accomplir les plus invraisemblables folies...

Un peu avant neuf heures, un coup de sonnette retentit.

Le cœur de Tréjan cessa de battre.

—Pour monsieur, dit Valentin en ouvrant brusquement la porte et en présentant à son maître une lettre et un très-petit paquet.

Georges reconnut du premier coup d'œil l'écriture de l'adresse. C'était celle du baron.

Il déchira l'enveloppe et dévora ces lignes :

“Je vous envoie, cher ami, un journal du soir où vous trouverez quelque chose qui vous intéresse.

“Vous êtes un homme, que diable ! Soyez fort contre la joie comme vous l'auriez été certainement contre le chagrin.

“J'irai demain vous complimenter.

“Fanny que j'ai vue à six heures et qui, malgré mes efforts et la chaleur de mon éloquence, paraît sévère dans son absurde projet de départ, de sait rien encore, mais tout va changer, car je lui fais porter à l'instant un exemplaire du même journal.

“A vous de cœur.

“CROIX-DIEU.”

—Que veut dire ceci ?... se demanda le jeune homme pris d'un tel tremblement nerveux qu'il eut quelque peine à extraire du papier blanc qui le renfermait un numéro de *la Liberté*. Que peut-il y avoir dans ce journal d'intéressant pour moi et pour Fanny Lambert ?...

La réponse à cette question ne se fit point attendre.

Un paragraphe encadré au crayon rouge, sous la rubrique de *Nouvelles diverses*, attira son attention. Le voici :

“*L'Invalide russe* nous annonce en ces termes la fin triste et prématurée d'un personnage considérable, bien connu des notabilités du high-life et du sport, et que l'élégance de ses mœurs et ses sympathies pour la France et pour Paris avaient presque naturalisé Français et Parisiens : Le prince Serge Aldéonoff, à peine âgé de quarante ans, vient de mourir d'une façon tragique dans ses vastes domaines de Crimée, assassiné par un moujik qu'il avait frappé de son fouet. *Le prince allait, dit-on, rendre publique une alliancemorganatique contractée par lui avec une Française.* Cet événement déplorable met en deuil une partie de la plus haute noblesse russe.”

La modification apportée au texte original, dans la traduction des deux lignes que nous avons soulignées, trahit suffisamment pour nos lecteurs l'intervention du baron de Croix-Dieu.

—Elle est veuve !... Elle est libre !... murmura Georges après avoir lu.

Le journal s'échappa de sa main et lui-même, pâle comme un mort, se laissa tomber, presque évanoui de saisissement, dans le grand fauteuil de style Louis XIII, principal ornement de l'atelier.

Mais, quoi qu'en ait dit madame Emile de Girardin dans un acte qui est un chef-d'œuvre, les émotions causées par la joie sont rarement dangereuses, surtout à l'âge de Tréjan.

Il revint promptement à lui-même. Il ramassa le journal, il lut de nouveau le paragraphe encadré de rouge, afin de se bien convaincre qu'il n'avait point été le jouet de quelque hallucination, puis il cria d'une voix frémissante :

—Valentin, mon paletot, mon chapeau !... Vite !... vite !...

Valentin accourut, fort ahuri, avec les objets demandés, et trouva que son maître avait positivement l'air d'un fou.

—Monsieur sort ? demanda-t-il.

—Oui.

—Irais-je chercher une voiture à monsieur ?

—Inutile...

—Monsieur se souviendra qu'il n'a pas dîné ?

—Sois tranquille... A propos, digne Valentin, fils aîné de Jocrisse et cousin germain de Calino, voici un louis...

—Pourquoi faire, monsieur ?...

—Pour en faire ce que tu voudras. Je te le donne...

—A compte sur mes gages ?...

—Non... à titre de gratification pure et simple... Amuse-toi, Valentin... sois joyeux... la vie est bonne...

Et Georges s'élança dehors.

—Il est fou, positivement... mais sa folie est douce... murmura le naïf valet en regardant avec amour la pièce d'or étincelant dans le creux de sa main.

Où allait Georges ? Il n'en savait rien. Il avait besoin de mouvement et de grand air. Rester en place lui semblait impossible. Il arpena les boulevards, marchant au hasard, droit devant lui, coudoyant les passants, qui d'ailleurs étaient rares, car la neige tombait à gros flocons sans qu'il s'en aperçût.

Les tiraillements de son estomac lui rappelèrent qu'en effet il était à jeun. Il entra dans un café, mangea ce qu'on lui servit, but une bouteille de vin de Bordeaux qui suffit presque pour le griser, paya, sortit, reprit sa course, et au moment où sonnaient onze heures du soir se trouva tout en haut des Champs-Élysées, près de l'Arc de Triomphe, sans savoir comment il y était venu.

Cent pas à peine le séparaient de la rue Le Sueur. Il franchit cette distance et s'arrêta en face de la grille du petit hôtel.

De l'autre côté des trois platanes tout blancs de givre une des fenêtres de la façade sombre restait éclairée, et sur le store de guipure passait et repassait une forme féminine, comme une gracieuse ombre chinoise.

Georges eut envie de crier à cette forme :

—Fanny, vous êtes libre !... Fanny, me voilà !... Voulez-vous m'épouser ?...

Une vague lueur de bon sens l'empêcha de consommer cet acte de démence, mais il resta là, immobile, muet, couvert de neige, jusqu'au moment où la fenêtre lumineuse redevint sombre comme les autres. Alors il se remit en marche, revint chez lui, toujours à pied, se coucha et ne dormit pas.

Le lendemain, vers midi, Croix-Dieu entra dans l'atelier.

Georges se jeta dans ses bras.

—Penser que sans vous je ne saurais rien !... s'écria-t-il. Baron, vous êtes un Dieu pour moi...

—Très bien !... répliqua Philippe en riant. Habillez-vous vite, et venez.

—Où allons-nous ?

—Chez Fanny, pardieu !...

—Ne pourrais-je donc la voir seule ?... murmura le jeune homme.

—Vous avez devant les mains tout un avenir de tête-à-tête, que diable !... Il est plus convenable aujourd'hui que je

vous accompagne... Je vous servirai de père et ferai la demande, car vous épousez, n'est-ce pas ?...

—Si j'épouse ?... Ah ! certes !...

—Une adorable femme, adorée, qui vous adore, et qui tient dans ses mains mignonnes un bijou d'hôtel et deux millions ! C'est joli, mais franchement vous le méritez, car vous êtes bien amoureux... .

En cinq minutes Georges fut prêt, et le stepper irlandais du baron prit de son trot le plus rapide le chemin de la rue Le Sueur.

Fanny, prévenue par un mot, attendait les deux hommes.

Elle présenta son front à M. de Croix-Dieu et tendit la main à Tréjan avec un adorable sourire.

Rien ne se pouvait imaginer de plus charmant que la prétendue veuve, vêtue de grand deuil. Le crêpe noir de sa robe, ses boucles d'oreille de jais, faisaient ressortir encore l'éblouissante blancheur de sa peau.

En grande comédienne (à la ville) elle avait su se composer une physionomie qui à elle seule était tout un poème. On ne lisait point sur son visage une douleur hypocrite à laquelle elle savait bien que Tréjan ne pourrait croire ; il n'exprimait pas davantage une insolente joie, mais je ne sais quoi de réservé, de contenu, plein de douce pudeur et de dignité calme.

—Qui nous aurait dit, mon ami, murmura-t-elle en s'adressant à Georges, que je parlais d'un mort quand, il y a trois jours, je vous contais ma vie ?...

—Dieu a brisé la chaîne ! s'écria le jeune homme ; c'était justice ! Le brutal insensé par qui vous avez tant souffert méritait de mourir ainsi... .

Fanny mit vivement sa main sur la bouche de Tréjan.

—Je vous en prie, taisez-vous ! lui dit-elle ; vivant, le prince était haïssable peut-être... Il faut le respecter aujourd'hui qu'il n'est plus... .

—Que votre volonté soit faite ! répliqua Georges. En cela comme en tout, je veux vous obéir. Entre le bonheur et moi cet homme était l'obstacle ; il a disparu, paix à son âme ! Oublions-le !... Maintenant vous avez le droit d'aimer, d'être aimée, d'être heureuse... .

—Soit... balbutia Fanny Lambert ; mais vous me dites cela trop tôt... vous voyez bien que je suis en deuil... .

M. de Croix-Dieu intervint.

—Mes enfants, nous nous égarons ! fit-il en souriant ; à quoi bon discuter, je vous prie, l'opportunité d'un respect posthume qu'aucun de nous ne peut éprouver ? Je suis chargé d'une mission grave et je voudrais m'en acquitter sur-le-champ. Me le permettez-vous ?

Le jeune femme fit un signe affirmatif.

—J'ai donc l'honneur, ma chère Fanny, reprit le baron, de vous demander votre main pour mon ami le comte Georges de Tréjan, qui mourrait certainement de désespoir si vous refusiez de la lui accorder, car il vous aime, je l'affirme, autant qu'on puisse aimer... .

—Je sais qu'il m'aime, répondit Fanny avec une simplicité charmante, et il sait bien que je l'aime aussi... Georges, voici ma main, je serai votre femme... .

L'artiste poussa un cri de joie et couvrit de baisers la jolie griffe rose qui se donnait à lui et qui, cette fois, ne se retira pas.

—Mais, continua la pseudo-princesse, notre mariage ne saurait avoir lieu sans retard ?

—Pourquoi donc ? demanda Georges impétueusement.

—Depuis huit jours à peine, je suis veuve... .

—D'un mari qui vous défendait de porter son nom !... interrompit l'artiste.

—Il n'en était pas moins mon mari devant Dieu... Je me dois à moi-même d'obéir aux convenances les plus simples et laisser un intervalle entre l'union nouvelle et l'union rompue par la mort... C'est mon devoir et c'est ma volonté... .

Georges supplia, Fanny fut inébranlable. Bref, on décida que le mariage aurait lieu après trois mois écoulés, et que d'ici-là Tréjan serait admis chaque jour pendant une heure ou deux, en qualité de fiancé officiel, à l'hôtel de la rue Le Sueur.

Fanny Lambert ne voulait épouser qu'un artiste en renom, et il lui fallait trois mois pour créer à son mari futur, avec l'active collaboration du baron de Croix-Dieu et par des moyens que nous connaissons déjà, un semblant de célébrité... .

Georges dut se résigner.

## XIV

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien nous accompagner de nouveau dans l'atelier de Georges Tréjan, dix ou douze jours environ après les faits que nous venons de raconter.

Une coquetterie tout exceptionnelle présidait à l'arrangement de la vaste pièce au moment où nous en franchissons le seuil.

Le parquet, frotté à outrance par Valentin pendant une heure, était plus brillant qu'un miroir et glissant comme une couche de verglas.

Près du poêle chauffé à blanc les fleurs de deux jardinières exhalaient leurs parfums, neutralisant de façon complète l'odeur pénétrante de l'essence et du vernis.

Un tapis de lampas antique, acquisition nouvelle, couvrait la petite table de chêne noir à pieds tordus, chargée d'albums, de gravures et de photographies.

Un chevalier neuf supportait une belle toile blanche sur châssis à clefs, placée dans le jour le plus favorable et prête à recevoir une esquisse encore à naître.

Enfin Tréjan lui-même avait donné à son costume d'atelier (veston de velour noir et pantalon clair) des soins particuliers.

Le peintre cependant n'attendait point Fanny Lambert, ainsi qu'on aurait pu le supposer en voyant ces préparatifs, mais M. de Grandlieu devait amener sa femme pour la première séance du portrait.

À l'heure convenue le vicomte et Germaine arrivèrent, et Valentin, en grande tenue, les introduisit avec solennité.

Armand Roger, vicomte de Grandlieu, âgé de soixante-sept ans sonnés, était, nous l'avons dit quelques pages plus haut, un beau vieillard de très-haute mine, jeune encore de tournure et presque de visage, malgré ses cheveux argentés et ses favoris blancs, et vêtu avec une élégance tout à la fois sévère et recherchée qui convenait bien à son âge.

Un fort petit nombre de rides peu profondes sillonnaient sa figure énergique et douce, au teint mat. Autour de ses paupières on voyait ce cercle marbré qui trahit les longues insomnies ou les soucis cuisants. Sous les sourcils épais restés noirs ses yeux brillaient d'un éclat juvénile. On pouvait même s'étonner de leur ardeur fiévreuse que remplaçait parfois brusquement une expression de profonde mélancolie.

Ainsi que bon nombre de vieux gentilshommes, héroïques volontaires prêts à verser pour la France envahie les dernières gouttes de leur sang, M. de Grandlieu avait accepté, en 1870, le commandement d'un bataillon de mobiles de son département, et s'était battu comme on se bat quand on marche à l'ennemi en criant : Dieu et la France !...

Blessé à Orléans d'une façon très-grave, il avait exigé qu'on le liaât sur son cheval pour aller au feu jusqu'à la fin. Le morceau de ruban rouge attaché à sa boutonnière en cette occasion était littéralement teint de son sang.

Nous savons que Germaine de Randal, vicomtesse de Grandlieu, avait vingt-deux ans. Nous savons aussi qu'elle paraissait en avoir dix-sept ou dix-huit tout au plus.

Adorablement jolie, blanche et blonde, grande et souple, un peu frêle, mais sans maigreur, elle rappelait beaucoup sa mère, surtout par ses yeux d'un bleu sombre, doux et candides, tantôt rieurs et tantôt rêveurs.

La distinction native de Germaine ne se pouvait surpasser. Ses mains patriciennes, ses pieds d'enfant, sa grâce inconsciente, son naturel exquis, tout en elle dénotait la race.

Seulement—chose inexplicable—Germaine, mariée depuis six mois, n'avait rien d'une jeune femme et tout d'une jeune fille, la virginité rayonnant sur son front pur semblait faire une auréole à sa chevelure soyeuse et cendrée, pareille à celle de sa mère... .

Vous avez vu ces touchantes figures de jeunes saintes que

les artistes de la Renaissance peignaient sur des fonds d'or, lumineux et presque immatériels dans leur divine expression de chasteté.

Germaine leur ressemblait, mais modernisée, *parisienisée* en quelque sorte (si on veut bien nous passer ce néologisme audacieux).

C'était un ange et une madone, mais un ange à la mode, une madone en toilette exquise. Seulement elle semblait si jeune, si enfantine en quelque sorte sous son costume du grand faiseur, que sa robe de velours à traîne immense avait l'air d'un déguisement. C'était gracieux, un peu bizarre, et plus piquant qu'on ne saurait croire.

Georges Trejan, nous le lui avons entendu dire à lui-même, recevait un bienveillant accueil à l'hôtel de Grandlieu où d'ailleurs il allait rarement.

Le vicomte Armand l'estimait fort depuis certain jour où, le supposant non sans raison très-géné, il lui avait gracieusement offert de puiser dans sa bourse.

—Grand merci, mon cousin, s'était écrié Georges, cette proposition cordiale me touche profondément, mais je vous demande la permission de n'en pas profiter... Un parent pauvre, selon moi, ne peut reconnaître un parent riche qu'à la condition absolue de ne rien accepter de lui...

—C'est de l'orgueil, cela...

—Eh ! mon Dieu, je ne dis pas non...

—L'orgueil est un défaut, mon enfant...

—Un défaut !... Bah ! j'en ai tant d'autres !... un de plus, un de moins, qu'importe ?...

Germaine aimait beaucoup l'artiste qu'elle regardait comme un camarade et qui faisait, avec une inépuisable complaisance, des croquis sur ses albums. Elle se plaignait à lui volontiers de la rareté de ses visites.

—Que voulez-vous, mademoiselle ? répondait-il en riant, dans l'hôtel de mon noble cousin je suis, bon gré mal gré, le comte de Trejan, ce qui me gêne un peu, je l'avoue, vu ma grande habitude de n'être que Georges Trejan...

La jeune femme—nous allions dire la jeune fille—n'avait jamais franchi le seuil d'un atelier, et se réjouissait naïvement de la première séance comme d'un voyage de découverte dans quelque pays inconnu.

Les vieux bahuts médiocres, les porcelaines et les faïences un peu fêlées, les antiquités gravures jaunies, les esquisses suspendues aux murailles, elle admira tout, elle trouva tout charmant, original et pittoresque, et déclara que les artistes lui semblaient les gens les plus heureux et les mieux logés qu'on pût rencontrer dans le monde entier.

M. de Grandlieu écoutait avec un sourire paternel le babillage de Germaine, mais par instants ce sourire s'effaçait, un nuage passait sur son front et son regard devenait sombre.

Georges, ne cachant point son ravissement, s'avançait à lui-même que sa cousine par alliance était une créature absolument enchantée...

—Commençons-nous ? demanda la jeune femme lorsqu'elle eut amplement satisfait sa curiosité.

—Quand il vous plaira, ma cousine...

—Placez moi donc... Où dois-je m'asseoir ?...

—Là, sur ce fauteuil, en pleine lumière...

—Il faut ôter mon chapeau, je suppose ?...

—Oui, s'il vous plaît...

—Suis-je bien coiffée ?

—Trop bien...

—Comment ?...

—Je voudrais, dans vos cheveux blonds, un peu plus de désordre... Nous arrangerons ou plutôt nous dérangerons cela, si vous le permettez, quand il en sera temps...

—Je le permettrai, n'en doutez point. Vous avez peint déjà de nombreux portraits de femme, mon cousin ?...

—Quelques-uns...

—Eh bien ! aucun de vos modèles n'aura posé plus docilement que moi, je vous le promets, vous verrez... Faudra-t-il beaucoup de séances ?

—Douze ou quinze.

—Me ferez-vous jolio ?

—Oui, si je vous fais ressemblante...

—Un compliment ! dit Germaine en riant, je ne le cherche pas ! Indiquez-moi l'attitude à prendre... Est-ce cela ?

—Non, pas tout à fait... Pour être gracieuse, soyez vous-même... C'est bien facile, la pose n'est bonne que quand elle est simple...

—Est-ce mieux ?

—Oui... Restez ainsi...

—Puis-je parler ?

—Vous le pouvez et je vous en prie... Il sera grandement temps de vous taire quand nous en serons à la bouche...

Georges traça d'une main rapide quelques traits au fusain sur la toile blanche, puis s'arrêtant tout à coup, après avoir regardé très-attentivement Germaine pendant quelques secondes, il dit à M. de Grandlieu :

—Délibérons, s'il vous plaît, mon cousin...

—A quel propos ? demanda le vicomte.

—A propos du portrait que je commence...

—Aurai-je voix au conseil ? fit Germaine avec un sourire d'enfant gâté.

—Oui, certes !... et voici l'objet de la délibération : il y a deux manières de comprendre et de traiter ce portrait... Je puis peindre ma cousine telle que la voilà, vêtue de velours, des diamants aux oreilles et des perles au cou, détacher vigoureusement sa tête blonde sur le fond pourpre d'une draperie, et placer à l'angle supérieur de la toile, à gauche de la souriante châtelaine, les écussons accolés de Grandlieu et de Randal.

—Ne sera-ce donc pas bien ainsi ? murmura le vieillard.

—Ce sera bien sans doute, mais une autre idée m'est venue et je vous la soumets...

—Voyons l'idée...

—Remarquez, reprit Georges, remarquez que ma gracieuse cousine a complètement l'air d'une jeune fille, et que jamais Raphaël lui-même n'a fait rayonner sur un plus pur et plus doux visage une expression plus virginale.

Armand de Grandlieu tressaillit.

Une vive et soudaine rougeur colora sa figure pâle, et il balbutia d'une voix dont il s'efforçait d'atténuer l'altération :

—Oui... c'est vrai... vous avez raison...

Germaine ne baissait point les yeux et conservait un sourire enfantin.

—Je propose, continua l'artiste, un portrait qui soit un tableau... Si vous le trouvez bon je peindrai ma cousine blanche, au milieu d'un parc baigné de la fraîche lumière du matin... Je mettrai dans ses cheveux un peu défaits un soupçon de feuillage et quelques gouttes de rosée ; elle tiendra par les rubans son chapeau de paille, corbeille improvisée remplie de fleurs champêtres, et ce sera la fête du printemps... Qu'en pensez-vous ?

—Oui, s'écria Germaine, en frappant joyeusement ses petites mains l'une dans l'autre. Oui, cent fois oui !... C'est cela qu'il faut faire !... Ce sera délicieux !...

Georges, du regard, interrogea le vicomte.

Ce dernier avait eu le temps de se remettre et d'effacer les derniers vestiges de son trouble.

—J'approuve absolument, dit-il. Nous supprimerons les écussons, et si le côté héraldique y perd quelque chose, le côté pittoresque y gagnera beaucoup.

—Alors c'est entendu... à l'œuvre !...

Les premiers traits du fusain furent effacés à l'instant même, et Georges recommença son esquisse dans le sens indiqué.

Au bout de trois séances l'ébauche donnait une idée de ce que serait le tableau, et la ressemblance de Germaine promettait d'être merveilleuse.

Le jour de la quatrième séance, au moment où venaient d'arriver le vicomte et sa femme, l'artiste appela Valentin et lui donna très-ostensiblement un ordre dont l'exécution devait le tenir au dehors pendant plus de deux heures.

—Ferme bien la porte de l'antichambre et prends la clef, ajouta-t-il en façon de *post-scriptum*.

—Oui, monsieur.

La séance commença.

Mais sans doute le jocrisse en gilet rayé avait mal compris ou rapidement oublié la dernière partie des instructions de son maître, car une demi-heure après son départ la porte de l'atelier s'ouvrit et un visiteur en franchit le seuil.

Ce visiteur intempestif était André de San-Rémo...

## XV

Le nouveau venu semblait très-timide, ou du moins très-intimidé.

En voyant Germaine assise en face de Georges, et M. de Grandlieu debout derrière elle, il devint pourpre, perdit tout à fait contenance, s'arrêta net, le chapeau à la main, salua d'une façon presqu'e gauche, et balbutia :

— Pardonnez-moi, mon cher Tréjan... La clef était sur la serrure de la porte extérieure, et je n'ai pu me faire annoncer n'ayant trouvé personne dans l'antichambre... Si je suis importun, je me retire...

Georges avait fait un mouvement visible de contrariété.

— Importun, mon ami, répondit-il avec un embarras presque aussi grand que celui d'André, vous ne pouvez pas l'être... Mais... vous voyez... Je suis en séance... et...

L'artiste parlait lentement en cherchant ses paroles.

La petite combinaison, tout à fait innocente, croyait-il, inventée par lui, sur la demande de M. de Croix-Dieu, pour mettre André en rapport avec le vicomte, allait évidemment échouer, ce qui le contrariait fort, car il tenait, nous le savons, à ne point désobliger le baron.

Armand de Grandlieu intervint.

Touché de la déconvenue d'un jeune homme qui, à en juger par sa bonne mine et son irréprochable élégance, devait appartenir au meilleur monde, il arrêta du geste André au moment où ce dernier, sentant s'élever son espérance, saluait de nouveau et s'appretait à sortir, et il lui dit :

— Je regretterais, monsieur, que notre présence privât M. de Tréjan du plaisir de vous recevoir. Votre visite n'a rien d'indiscret. Restez, je vous en prie...

André murmura un remerciement à peu près in distinct, fit quelques pas en avant et s'arrêta de nouveau, en proie à un trouble si grand, à une émotion si violente, que c'est à peine s'il avait conscience de ses actions.

Ce trouble et cet embarras qu'une timidité prodigieuse expliquait à peine et ne justifiait pas, aurait infligé à tout autre qu'André un ridicule ineffaçable; mais il était si beau, si charmant, si distingué, qu'à une époque où les adolescents poussaient trop volontiers l'aplomb jusqu'à l'impudence, cette crainte de paraître indiscret lui donnait, malgré son exagération même, une grâce de plus.

La séance était interrompue.

Germaine attachait ses yeux avec quelque étonnement sur ce jeune homme plus réservé qu'une jeune fille, et, se croyant certaine qu'elle ne le voyait pas en ce moment pour la première fois, elle interrogeait inutilement sa mémoire.

Nous savons quelle persistance avait mise André à se trouver sans cesse sur son passage. Elle l'avait vu vingt fois, cent fois peut-être, mais elle ne l'avait jamais regardé.

De là ce souvenir incomplet...

Georges, abandonnant pour quelques minutes sa palette et ses pinceaux, venait de se lever.

Il donna une poignée de main à André, et, saisissant l'occasion aux cheveux, le conduisit auprès du vicomte, en disant à ce dernier :

— Permettez-moi, mon cousin, d'avoir l'honneur de vous présenter un de mes bons amis, le marquis de San-Rémo...

Armand répondit avec une politesse bienveillante au profond salut d'André.

— Le vicomte de Grandlieu, mon cousin... ajouta Georges.

André pensait :

— Si ce vieillard me présente à Germaine, il me semble que je tomberai sans connaissance à ses pieds...

Mais le vicomte n'eut pas même l'idée de cette présentation qui n'avait point de raison d'être.

La glace était rompue.

Tréjan se remit au travail, et tout en poignant affecta de parler beaucoup à la jeune femme, afin de laisser à San-Rémo la facilité de s'isoler en quelque sorte avec M. de Grandlieu.

Honteux de sa faiblesse, André s'était remis rapidement. — Avec cette lâcheté caractéristique habituelle aux amoureux bien épris, il s'efforçait de faire la conquête du mari, et nous n'étonnerons personne en affirmant qu'il y parvenait.

— Monsieur le vicomte, dit-il après une conversation assez longue, je suis doublement heureux que le hasard ou plutôt ma bonne étoile m'ait permis d'avoir aujourd'hui l'honneur de vous être présenté, car il est probable que je vais devenir votre voisin de campagne...

— En Touraine ou en Normandie? demanda M. de Grandlieu.

— En Touraine... Je suis en marché pour le domaine des Ridelles...

— C'est une propriété charmante, et très-proche en effet de ma terre de Grandlieu où je passe deux ou trois mois tous les ans... J'ai là des bois considérables... Etes-vous chasseur, monsieur le marquis?

— Autant qu'on le puisse être, monsieur le vicomte...

— Eh bien! si vous achetez les Ridelles, mes gardes auront l'ordre de vous laisser chasser tout à votre aise dans mes bois.

— Que de bontés!...

— C'est à peine si cela vaut un grand merci!... interrompit le vicomte en riant. Je ne suis plus chasseur...

— Me permettez-vous d'aller vous porter chez vous l'expression de ma gratitude?...

— Je serai enchanté de vous recevoir à Grandlieu, l'automne prochain...

André crut sentir une douche d'eau froide lui tomber sur le crâne.

L'exclusion, pour être merveilleusement polie, n'en était pas moins formelle.

Le vicomte serait enchanté de le recevoir à Grandlieu... Donc il ne le serait aucunement de le recevoir à Paris... D me les portes de l'hôtel du Faubourg Saint-Honoré ne s'entrebâillaient même pas!... Jamais désappointement ne fut plus complet.

Insister était impossible.

André le comprit et se tarla guère à se retirer, ayant à peine osé, pendant sa courte visite, jeter sur Germaine un regard furtif.

Il venait cependant de faire un grand pas...

Il n'était plus un inconnu pour M. de Grandlieu. Il avait désormais le droit de saluer Germaine quand il la rencontrait... C'était beaucoup, mais les amoureux sont insatiables.

— Ce jeune homme est fort bien... dit le vicomte à Georges, aussitôt après le départ d'André: le connaissez-vous depuis longtemps, mon cousin?...

— Depuis deux ou trois ans... répondit l'artiste. Ce n'est point un intime ami pour moi, mais nous nous rencontrons souvent et je fais grand cas de lui...

— Son nom de San-Rémo semble indiquer une origine italienne...

— André possède en effet une propriété en Italie, mais il a toujours vécu en France après avoir fait de brillantes études au collège Louis-le-Grand...

— Habite-t-il Paris avec sa famille?

— Il vit seul, et je crois qu'il n'a plus de parents...

— Est-il riche?...

— Je n'en sais rien, mais je le suppose. Son train de maison nécessite une fortune assez considérable, et vous l'avez entendu parler de la prochaine acquisition d'un domaine voisin de vos terres...

— Ceci ne prouverait pas grand-chose... Les Ridelles sont un petit bien sans importance, valant tout au plus cent mille francs...

Germaine écoutait distraitemment ces paroles échangées qui l'intéressaient peu. Que lui importait le marquis de San Rémo?... Elle l'avait regardé par curiosité pure et à moins qu'il ne vint, l'automne suivant, faire une visite au château de Grandlieu, elle ne le reverrait vraisemblablement jamais...

M. de Croix Dieu, ce jour là, attendait André.

Il avait été convenu que ce dernier, en sortant de l'atelier de Georges Tréjan, viendrait rendre compte au baron du résultat de sa présentation au vicomte.

—Eh bien ? demanda vivement Philippe, êtes-vous satisfait ? André secoua la tête.

—Qu'y a-t-il donc ? reprit M. de Croix-Dieu.

Le jeune homme, avec un découragement profond, raconta l'entrevue et termina son récit par ces mots :

—Vous voyez que tout va mal...

—Je ne vois pas cela du tout !... s'écria le baron ; il n'y a nullement lieu de jeter le manche après la cognée, croyez moi... Aviez-vous, par hasard, la prétention étrange que le mari de votre idole vous invitât à dîner pour demain ? La seule chose que vous ne lui déplaisez point c'est qu'il vous a gracieusement octroyé, sans même attendre votre demande, le droit de chasser sur ses terres, et qu'il vous a permis, en outre, de l'aller voir au château de Grandlieu...

—Dans six mois !... répliqua San-Rémo d'un ton d'ironie amertume. Et en supposant que je devienne le propriétaire des Ridelles !...

—Eh bien ! on achèterait les Ridelles s'il le fallait... reprit Croix-Dieu. Mais point ne sera besoin de recourir à cette extrémité et d'attendre l'automne prochain, et bien longtemps avant cette époque vous serez admis à l'hôtel de Grandlieu sur un pied d'intimité...

—Comment ?...

—Je ne le sais pas encore, mais cela, je vous le promets... La chose essentielle était votre présentation au vicomte... La voilà faite. Dormez en paix... Je vous recommande seulement de vous trouver le plus souvent possible, mais sans affectation et comme par hasard, sur le passage de M. et de madame de Grandlieu, dans les endroits publics où se rencontrent les gens du monde...

—Je m'y suis trouvé déjà, vous le savez bien, avec une persistance que vous me reprochiez l'autre jour, et la vicomtesse n'a jamais daigné m'accorder un regard...

—C'est absolument naturel... Vous étiez alors un inconnu perdu dans la foule... Vous n'existiez pas pour elle... Elle sait à présent qui vous êtes, elle ne pourra faire autrement que de remarquer votre présence, et avant peu son premier mouvement, mouvement tout instinctif et provisoirement très innocent, sera de vous chercher du regard en arrivant au lac ou en entrant dans une salle de spectacle... Rapportez vous en à moi pour le reste...

Un écrivain fort à la mode, plutôt romancier qu'auteur dramatique, célèbre par le succès de ses livres qu'apprécient surtout les femmes, allait faire représenter, sur un théâtre du boulevard, théâtre qu'il ne nous convient point de nommer, une grande pièce tirée d'un de ses romans.

Le roman avait fait scandale par certaines peintures un peu crues d'un monde bizarre, et par des scènes de passion d'un réalisme audacieux.

Le drame, selon toute apparence, devait continuer le scandale en l'agrandissant.

L'auteur, personnalité très-brillante, très-élégante, très-sympathique, homme du monde, gentleman artiste menant à grandes guides la haute vie, était accueilli avec une égale faveur dans les salons patriciens et dans ceux de la plus séduisante mauvaise compagnie, vous voulons parler, bien entendu, de la mauvaise compagnie féminine.

Ceci posé, on comprend sans peine que la première représentation de son drame : *les Aspasies*, devait être un événement de capitale importance pour ces trois mille personnes que les chroniqueurs appellent *tout Paris*.

Il est certain que la moindre loge se vendait haut la main

vingt-cinq louis dans les agences, et qu'on ne pouvait obtenir à moins de quarante francs un strapontin des fauteuils d'orchestre !...

Germaine, depuis son mariage, avait lu avec un extrême intérêt plusieurs romans de l'auteur du drame. Elle désirait vivement assister à l'une de ces *solennités* dramatiques qu'elle ne connaissait pas encore et qui réunissent dans un théâtre un si grand nombre de célébrités, et deux jours avant la première représentation elle parla de ce désir devant Georges, tout en posant.

—Eh bien ! mais, s'écria M. de Grandlieu, je vais avoir une loge... Il me semble que c'est facile...

—Et c'est ce qui vous trompe, mon cousin, dit Tréjan ; il est trop tard...

—Vous en êtes sûr ?...

—Absolument... Je suis allé hier retirer un fauteuil d'orchestre retenu par moi il y a huit jours... Sauf ce fauteuil, il ne restait rien... mais rien...

—Il ne sera pas dit, cependant, répliqua le vicomte, qu'un désir formulé par Germaine n'aura point été satisfait... Voulez-vous me donner, mon cousin, une plume, de l'encre et du papier ?...

Armand de Grandlieu connaissait l'auteur des *Aspasies*.

Il lui écrivit.

Deux heures après il recevait, avec un mot charmant, la propre loge de l'écrivain.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE

La 1<sup>re</sup> partie a pour titre : L'AGENCE MATRIMONIALE.

## TOUT A FAIT NOUVEAU The CLEVELAND COMBINATION CAP

Enregistre à Ottawa,  
le 11 Août,  
par Jas. Colemann,  
Montreal

Cette Coiffure a obtenue  
la médaille de bronze et  
un diplôme d'honneur à  
l'Exposition de Toronto.



CASQUE



CHAPEAU



TURBAN

TROIS COIFFURES DANS UNE SEULE.

Peut être portée comme Casque, comme Chapeau et comme Turban. C'est la coiffure d'hiver la plus belle, la plus distinguée et la plus commode que l'on puisse désirer. Les dames sont respectueusement invitées à venir la voir.

J. R. FOURDEAU

97, RUE S<sup>T</sup>-LAURENT

EUARD & MACDONALD

FABRICANTS DE

POELES, FOURNAISES

et Ustensiles de Cuisine en Fer en général.

Ouvrages de PLOMBIER, FERBLANTIER et RÉPARAGE DE  
POELES promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER"

EN FORME DE CERCLE, EST LE MEILLEUR DU MONDE  
ENTIER.

244—Rue Saint-Jacques—244

MONTREAL